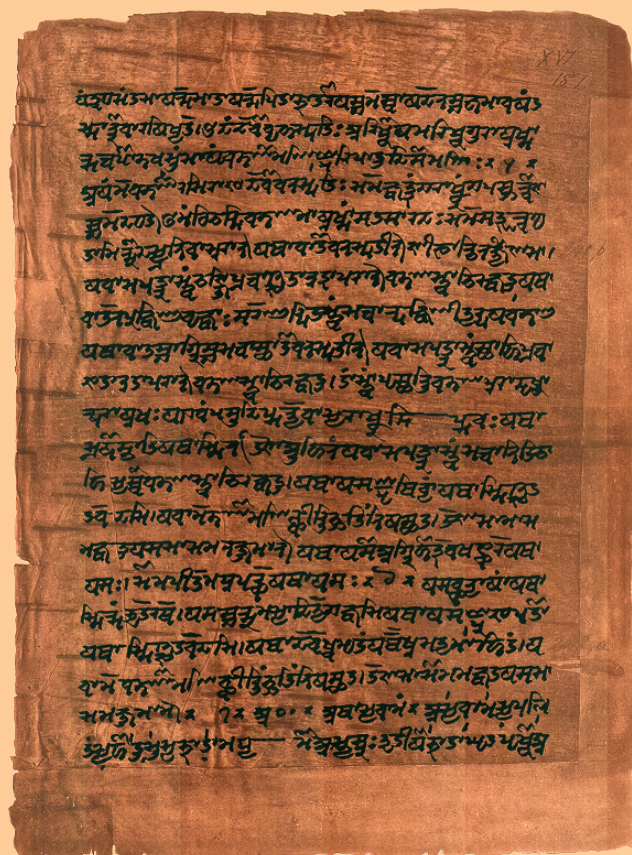


LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADAM



La civilisation de l'Indus et le mythe aryen  
- Tome deuxième -

Jacques Gossart

M a i 2 0 1 9

## La civilisation de l'Indus et le mythe aryen – Tome deuxième –



*Jacques Gossart*

### III. LES INCONNUS DU GRAND FLEUVE

#### ENFANTS DE TOUS PAYS

« Entrée la dernière sous le faisceau des études qui se préoccupent de l'histoire de l'humanité, la Civilisation de l'Indus y a pris en quelques années une place particulièrement importante. Comme toute création humaine, elle est inséparable tant de celles qui l'ont précédée que de celles qui lui étaient contemporaines [...]. »

(Jean-Marie Casal, 1905-1977, archéologue, fondateur de la Mission archéologique de l'Indus)<sup>1</sup>

#### Une histoire de nez

Dans un premier article<sup>2</sup>, nous avons pris connaissance du cadre, tant géographique que préhistorique, dans lequel la brillante civilisation de l'Indus, dite aussi « harappéenne » et « indo-gangétique », s'était développée durant la deuxième partie du III<sup>e</sup> millénaire AEC (avant l'ère commune). Nous avons ensuite découvert cette civilisation dans ses caractéristiques essentielles : urbanisation sophistiquée, société apparemment plutôt pacifique, tournée vers les activités commerciales et artistiques florissantes. Enfin, nous avons clôturé cette première approche par la visite des cités

<sup>1</sup> Casal, 1969, p. 20.

<sup>2</sup> Gossart, 2019.

principales : Harappa et Mohenjo-daro. Il est temps à présent de nous poser cette question : de quels parents la civilisation harappéenne est-elle née ? Il est extrêmement difficile de reconstituer les complexes mouvements de populations aux époques et dans les régions qui nous intéressent. Sur ces questions, différentes hypothèses, parfois fort divergentes, ont fleuri depuis la découverte des premiers centres harappéens. Certaines n'ont pas résisté à l'épreuve des faits et ont été plus ou moins rapidement abandonnées. Voici une synthèse de celles qui ont survécu.



Figure 1. (D'après Avantuputra7 & McIntosh<sup>3</sup>)

Et d'abord, de quels peuples parlons-nous ? Une majorité raisonnable de spécialistes s'accorde sur le fait qu'aux temps qui nous intéressent, la région était occupée par des Dravidiens, ensemble de peuples non aryens et non himalayens dont la zone d'influence se serait étendue bien au-delà du sous-continent indien. Ainsi, selon l'historien et philosophe srilankais Ananda K. Coomaraswamy (1877-1947), les Dravidiens présenteraient des similitudes avec les populations prédynastiques égyptiennes et auraient été partie prenante dans l'épanouissement d'une grande civilisation proto-indo-méditerranéenne, qui s'étendait de l'Espagne jusqu'au Gange avant le troisième millénaire<sup>4</sup>. Jusqu'à récemment, on désignait les Dravidiens comme des « Caucasiens [*terme vieilli qui n'est plus guère utilisé que dans le jargon officiel des services publics*] non européens fortement colorés »<sup>5</sup>. Ils parlaient évidemment une langue dravidienne, et auraient supplanté des populations proto-australoides parlant des langues mundas<sup>6</sup>.

<sup>3</sup> McIntosh, 2008.

<sup>4</sup> a) Carnac, 1982, p. 32-36 ; b) Daniélou, 1983, p. 29.

<sup>5</sup> Akoun, 1974, p. 57.

<sup>6</sup> a) Daniélou, 1983, p. 23-30. b) Cohen, 2005, p. 85. c) Jones, 2015.



À l'appui indirect de cette présence dravidiennne dans la vallée de l'Indus, on mentionne couramment une petite figurine en bronze découverte à Mohenjo-daro, représentant une jeune femme aux traits australoïdes, lesquels caractérisent les populations dravidiennes<sup>7</sup>, et que certains ouvrages qualifient de « danseuse ». Des chercheurs insistent aussi sur une prétendue ressemblance entre les Dravidiens et les Dasyu (ou Dāsa selon le contexte, « démon », « serviteur », « sauvage »...), ennemis des Ārya<sup>8</sup> et vaincus par le dieu Indra. Les Dasyu sont en effet décrits comme de couleur noire et au nez aplati. L'indianiste Eugène Burnouf (1801-1852) remarque à ce propos que la forme du nez est un signe distinctif des classes sociales : « on l'appelle *Indra* de la racine *Ind*, régner, *Arya* comme les nobles seigneurs du temps, *Sousipra*, au beau nez, pour distinguer le chef, par ce signe de noblesse, des ennemis au nez aplati, que l'on appelait Dasyous [...] »<sup>9</sup> Mais il faut dire aussi que ces affreux Dasyu sont dotés de « trois têtes et six yeux »<sup>10</sup>, ce qui ne facilite pas leur identification aux pauvres Dravidiens.

La théorie d'une assimilation « Harappéens = Dravidiens », qui date de plus d'un siècle, s'est peu à peu ancrée dans les esprits et, à force d'être répétée de maîtres à élèves, elle s'est transformée en quasi-certitude. Et comme toutes les certitudes, elle commence à être ébranlée... mais n'anticipons pas.



Figure 2. À gauche, cette statuette en bronze, mise au jour à Mohenjo-daro, représente une jeune femme, peut-être une danseuse, aux traits australoïdes. À droite, une Sri-Lankaise de type dravidien platyrhinien (au nez aplati). (Musée national de New Delhi / © Jacques Gossart)

<sup>7</sup> Van Alphen, 1987, p. 8.

<sup>8</sup> Les Ārya sont les supposés vainqueurs et successeurs des Harappéens, comme nous le verrons plus loin.

<sup>9</sup> Cité in Langlois, 1870, p. 31.

<sup>10</sup> Langlois, 1984, RV : 8.5.5.6.

## Locale ou importée ?

La question de la population étant – très provisoirement – réglée, il nous reste maintenant à déterminer si la civilisation indusienne fut importée, ou influencée, ou encore d'origine purement locale. Faute de moyens d'investigation suffisants, et donc de données fiables, on a longtemps cru qu'elle avait été inspirée par la Mésopotamie : le concept de centre urbain aurait voyagé de Sumer et Akkad jusqu'en Indus via les cultures du Baloutchistan, ces dernières n'étant donc que des relais dénués de rôle civilisateur propre. La position la plus radicale de ce point de vue fut sans doute celle du sumérologue américain Samuel Noah Kramer (1897-1990) avec son hypothèse « d'une colonisation directe par les Mésopotamiens dès le quatrième millénaire »<sup>11</sup>. Aujourd'hui



Figure 3. Figurine féminine en terre cuite de Mundigak. (Domaine public)

par contre, la tendance s'est inversée et c'est l'hypothèse d'une origine locale qui est largement privilégiée. Ainsi que le résume l'archéologue pakistanais Muhammad Rafique Mughal, « La genèse de la première grande civilisation urbaine de l'Asie du Sud s'est donc bien produite sur le sol de l'Indus en dehors de toute influence directe d'autres régions. »<sup>12</sup> Selon cette théorie, développée à partir des années 1970 avec la découverte du site de Mehrgarh, la culture harappéenne est l'aboutissement d'un développement amorcé dès le VII<sup>e</sup> millénaire au sein des agglomérations du Baloutchistan voisin, développement qui se poursuit aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaires, au Baloutchistan et dans la vallée même de l'Indus, mais aussi en Afghanistan, notamment à Mundigak. Le *tepe* (colline artificielle) de Mundigak, situé à une cinquantaine de kilomètres au nord de l'actuel Kandahar en Afghanistan,

a été fouillé de 1951 à 1958 par l'archéologue français Jean-Marie Casal. Au départ simple campement de nomades, le site s'est peu à peu transformé en village permanent puis en véritable petite ville. Pour la période qui nous intéresse, on a identifié trois cités successives datées de ca. 2750 à ca. 2250 AEC. Les principales constructions recensées sont une muraille à contreforts, ainsi qu'une grande construction en briques crues dont la face nord était ornée de colonnes, et dénommée « palais » à défaut d'en connaître la destination précise. En outre, les fouilles ont livré des objets typiques de

<sup>11</sup> Tosi, 1989, p. 121.

<sup>12</sup> Rafique Mughal, 1989, p. 120.

la civilisation harappéenne telle la figurine en terre cuite de la figure 3, ainsi que « des statuettes d'argile représentant un bœuf à bosse ».<sup>13</sup>

En réalité, le « sol de l'Indus » de Rafique Mughal déborde donc largement la vallée proprement dite, s'étendant sur un million de km<sup>2</sup> environ. Cela dit, l'estimation de la superficie « officielle » dépend évidemment de l'endroit où l'on place les frontières d'un territoire dont l'influence s'étendait justement « bien au-delà de ses frontières ». Selon les auteurs, on passe ainsi de 1 à 2,5 millions de km<sup>2</sup>.<sup>14</sup>

## Mehrgarh, la discrète

Parmi les sites les plus représentatifs du pré-harappéen, on distinguera d'abord celui de Mehrgarh, fouillé à partir de 1974 par une équipe française sous la direction de Jean-François et Catherine Jarrige. Il s'étale sur une superficie de plus de 250 hectares, traversant allègrement quelque six millénaires, depuis le néolithique acéramique jusqu'à l'âge du bronze. Classiquement, on distingue huit périodes (elles-mêmes subdivisées en sous-périodes), qui correspondent aux établissements successifs mis au jour lors des fouilles, soit (dates AEC et ca.) : • IA : néolithique acéramique, 7000-6000 ; • IB : néolithique céramique, 6000-5500 ; • II : 5500-4500 ; • III : chalcolithique (âge de la pierre / âge du bronze), 4500-3500 ; • IV à VII : âge du bronze, 3500-2500 ; • VIII : 2500-1800. À tous points de vue – culturel, commercial et militaire – sa situation était stratégique, à proximité de la passe de Bolan, lieu de passage important entre l'Asie centrale et la vallée de l'Indus. Mehrgarh bénéficiait en outre de conditions propices à un développement agricole harmonieux, car située à une altitude moyenne de 150 mètres, en bordure de la plaine de Kachi, et baignée par la Bolan, rivière qui descend de la passe du même nom.

Dès 7000 AEC donc – et même peut-être avant –, Mehrgarh passe d'une culture de chasseurs-cueilleurs dont on a retrouvé quelques traces, à une société néolithique acéramique (les récipients utilisés sont faits de paniers recouverts d'une couche de bitume). La production agricole est centrée sur l'orge, d'abord sauvage puis progressivement cultivée, et l'élevage privilégie les bovins ; des pratiques qui diffèrent notablement de celles des populations d'Asie occidentale, davantage tournées vers la culture du blé et l'élevage des moutons et des chèvres. Cette nette différenciation constitue bien une preuve du caractère local de la culture de Mehrgarh, qui s'est développée dès l'origine en dehors de toute influence occidentale significative.

Le stockage communautaire des denrées dans des magasins-silos à caisson, le travail de la turquoise et du lapis-lazuli, et bien sûr l'emploi d'outils lithiques, vont jalonner l'évolution des premiers temps de la culture de Mehrgarh. De rares poteries grossières apparaissent peu après 6000 AEC, formées d'un assemblage de plaques d'une argile mêlée de paille. La technique évolue jusqu'à l'apparition d'une belle céramique faite au tour à la fin du V<sup>e</sup> millénaire, soit mille ans avant son utilisation sur le plateau iranien<sup>15</sup>.

<sup>13</sup> Casal, 1960, p. 311 & 1969, p. 61, 65.

<sup>14</sup> a) Gossart, 2019, p. 13 ; b) Gautier, 2017, p. 24.

<sup>15</sup> Stroobandt, 1989, p. 14.



L'urbanisme est caractérisé par des groupes d'habitations érigées sur une colline artificielle. Les maisons comprenaient généralement de quatre à six pièces, et certaines d'entre elles n'étaient accessibles que par le toit – comme en Anatolie, à Çatal Höyük. (Cette cité d'Anatolie centrale, fondée vers 7000 AEC, abritait, à son apogée, quelque 5000 âmes logées dans un millier de maisons disposées les unes contre les autres, et accessibles par le toit. Çatal Höyük est connue pour ses pratiques religieuses, basées sur le culte des ancêtres et de la déesse-mère, et sa métallurgie du cuivre, une des plus anciennes au Proche-Orient.)

C'est vers le milieu du VI<sup>e</sup> millénaire qu'apparaissent les entrepôts destinés au stockage des céréales. Divisés en espaces séparés par un couloir central, ils sont les témoins des progrès réalisés en matière agricole.



*Figure 4. Quelques-uns des entrepôts de Mehrgarh – site MR2.  
(C. Jarrige/Mission Archéologique de l'Indus)*

Au chalcolithique, la technique de la poterie va se perfectionner et se raffiner : utilisation du tour, production massive, décors d'animaux puis, à l'âge du bronze à partir de 3500 AEC, décors géométriques polychromes. Cette évolution est un bel exemple du haut niveau atteint par l'artisanat mehrgarhien, qu'il s'agisse du travail des pierres semi-précieuses (lapis-lazuli, turquoise et cornaline), ou encore de la fonte de lingots en cuivre dont la forme caractéristique se retrouvera plus tard dans la vallée de l'Indus. C'est par ailleurs à Mehrgarh, sur le site MR2, qu'a été mis au jour le plus ancien objet en cuivre obtenu par la technique de fonte à la cire perdue : une petite amulette vieille de quelque 6000 ans<sup>16</sup>.

<sup>16</sup> Zubair, 2016.



Figure 5. À gauche, une jarre de Mehrgarh portant un décor polychrome composé de motifs géométriques et de deux oiseaux ; âge du bronze. À droite, l'amulette de Mehrgarh, plus ancien témoignage de fonte à la cire perdue. (timelineauctions / D. Bagault, C2RMF)

Et c'est également de l'âge du bronze que sont datées des figurines humaines particulièrement réalistes, retrouvées en très grand nombre, et dont les parures sont les témoins d'une société élégante. Ces figurines, qui relèvent d'une tradition locale remontant au néolithique, vont connaître une évolution qui va dans le sens d'un raffinement, tant dans la représentation elle-même que dans les techniques mises en œuvre<sup>17</sup>. À l'âge du bronze, époque de leur apogée, elles sont féminines et caractérisées par une silhouette élancée, renflée au niveau des hanches, des bras en ailerons, une poitrine bien marquée – unique symbole de la féminité –, des coiffures élaborées et des colliers, ainsi qu'un visage bien reconnaissable, masque aux yeux faits de deux pastilles percées d'un petit trou. L'association de ces représentations féminines à celles de taureaux a amené à supposer une « symbolique de la fécondité »<sup>18</sup>, notion assez vague plus ou moins associée au culte d'une déesse-mère présente un peu partout, et entre autres à Çatal Höyük. Quant aux représentations masculines, elles apparaissent plus tard, à la période VII.

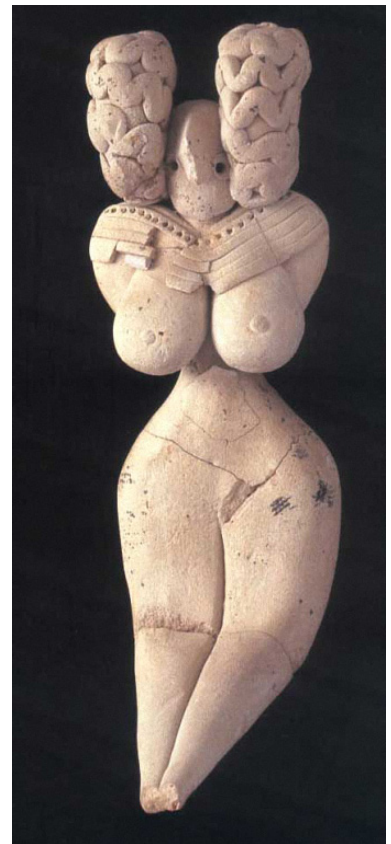


Figure 6. Statuette de femme assise, Mehrgarh, ca. 2600 AEC. (heritage.gov.pk)

<sup>17</sup> Pour une analyse détaillée de cette évolution, voir Jarrige, 1989, p. 97-103.

<sup>18</sup> Tardan-Masquelier, 1999, p. 23.



En bref, les pratiques funéraires sont caractérisées par des tombes orientées est-ouest. Les morts y sont enterrés en position fléchie, et souvent ocrés. Près d'eux sont disposés divers outils ou objets en rapport avec leur métier et les plus riches portent des parures en lapis-lazuli, turquoise, coquillages et os. En outre, deux squelettes ont été mis au jour dans les niveaux les plus anciens, accompagnés chacun de cinq chevreaux sacrifiés. Plus tard, le mobilier funéraire tendra à disparaître.

Tous les éléments du portrait ici esquissé suggèrent que la société de Mehrgarh bénéficiait d'une bonne organisation : elle était structurée et était dirigée par un pouvoir bien établi. Toutefois, la discrétion avec laquelle ce dernier s'est manifesté ne nous permet guère d'en savoir plus sur le système hiérarchique mis en place ; une problématique que nous retrouverons à propos de la civilisation harappéenne.

On l'aura compris, Mehrgarh est d'une importance majeure dans l'histoire de la civilisation indusienne. Et pourtant, depuis 1986, date d'arrêt des fouilles, le site a été délaissé, tant par les autorités pakistanaises que par les instances internationales ; il n'est même pas inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco. Cet abandon assez incompréhensible laisse aujourd'hui le champ libre aux pilliers qui œuvrent en toute impunité et, si rien n'est fait dans les plus brefs délais, l'intégrité du site sera gravement menacée<sup>19</sup>.

## Amri et Kot Diji

Dans la vallée même cette fois, plusieurs cités témoignent d'une pareille évolution locale, dont les sites de Kot Diji et d'Amri. Située sur la rive orientale de l'Indus, en face de Mohenjo-daro, Kot Diji est occupée à partir de 3300 AEC. Une de ses caractéristiques les plus intéressantes est son plan urbanistique en deux zones distinctes, que l'on retrouvera tant à Mohenjo-daro qu'à Harappa : d'une part une « citadelle » surélevée protégée par un mur et, d'autre part, une ville basse aux maisons faites de briques crues.

Située sur la rive droite de l'Indus et en aval de Mohenjo-daro, Amri fut exhumée en 1929-1930 par Nani Gopal Majumdar. Les fouilles, poursuivies par Jean-Marie Casal à partir de 1959, ont révélé une poterie qui évolue en trois phases. La plus ancienne, qui s'amorce en 3800 AEC, a livré une céramique fort semblable à celle mise au jour plus à l'ouest, à Mundigak. Souvent à décor géométrique, elle présente une grande finesse d'exécution. On y trouve déjà une forme typique de la future culture harappéenne : la coupe sur pied. L'évolution se poursuit pour déboucher, au troisième niveau, sur des techniques et des décors propres à la civilisation de l'Indus.

## Un petit coup de pouce

Tous les éléments que nous venons de passer en revue vont dans le sens de Rafique Mughal pour qui, rappelons-le, l'origine de la civilisation harappéenne est à rechercher sur le sol même qui a vu l'épanouissement de cette civilisation. Toutefois, Jean-Marie Casal faisait en son temps remarquer qu'aucun site n'avait donné une forme première

<sup>19</sup> Baloch, 2019.

de l'écriture harappéenne, un des éléments les plus fondamentaux de la civilisation de l'Indus, ainsi que nous le verrons ultérieurement. Quoique cette affirmation doive aujourd'hui être nuancée, des signes pré-harappéens ayant depuis lors été repérés, on peut supposer que, « selon toutes les apparences, la civilisation de l'Indus serait [...] l'œuvre d'un groupe ethnique certainement étranger aux civilisations qui l'on précédée. »<sup>20</sup> Voilà qui ferait presque penser à la civilisation égyptienne.

Que s'est-il donc passé dans la vallée du Nil pour qu'elle soit évoquée ici ? En fait, tout semblait se dérouler normalement dans la future Égypte, avec une évolution continue et sans surprise. C'est ainsi qu'à partir du VI<sup>e</sup> millénaire, les chasseurs-cueilleurs de la vallée du Nil se « néolithisèrent » graduellement à la suite, d'une part, de l'arrivée de populations fuyant la désertification du Sahara et, d'autre part, de contacts avec le Proche-Orient. Progressivement, les structures se regroupèrent, des centres de pouvoir émergèrent en Haute-Égypte, jusqu'à l'unification de toute la vallée sous un même sceptre. Mais vers 3300-3200 AEC (durant la période dite de Nagada III), on note un saut qualitatif dans l'évolution de la société égyptienne avec, pour l'essentiel, la création du modèle pharaonique, que les égyptologues nomment aujourd'hui la « dynastie 0 », et l'apparition de l'écriture. Cette dernière se limite au départ à des inscriptions d'un ou deux signes, mais elle va évoluer rapidement jusqu'à former des phrases simples. Il serait donc abusif de prétendre, comme on le lit parfois, que la civilisation égyptienne est sortie de nulle part : elle est au contraire le résultat d'une évolution locale. Mais cette évolution a subi, semble-t-il, une certaine accélération à un moment de son histoire, et tout se passe comme si un élément extérieur était venu donner un coup de pouce décisif à la « pharaonisation » de la société égyptienne. On n'a certes aucune preuve formelle de cette intervention étrangère dans le cours de l'histoire de la vallée ; seulement des indices. Et parmi ceux-ci, certains éléments de la mythologie donnent à penser que ce coup d'accélérateur pourrait être le fait d'un héros civilisateur ; peut-être un homme venu de l'ouest si l'on admet l'origine berbère du nom « Ousir »<sup>21</sup>, mieux connu sous le nom d'Osiris.

Certains chercheurs marginaux – expression consacrée qui n'a rien de péjoratif<sup>22</sup> – n'ont pas manqué de pousser la comparaison jusque dans ses ultimes retranchements, considérant que les mêmes étranges « étrangers » seraient à l'origine du décollage des deux civilisations, pourtant fort éloignées dans le temps comme dans l'espace. Voilà qui rappelle les écrits du philosophe et ésotériste Rudolf Steiner, fondateur de la Société anthroposophique, pour qui (en très résumé) les Atlantes rescapés de la catastrophe relatée par Platon avaient migré vers l'est en diverses vagues, l'une d'elles atteignant l'Égypte et une autre, l'Inde ancienne ; une Inde, précise Steiner, qui « ne doit pas être confondue avec l'Inde dont il est ordinairement question », et qui exista « en un temps qui n'est connu par aucun document »<sup>23</sup>. Précisons que Steiner évoqua le sujet dès 1909, soit bien avant la découverte de Mohenjo-daro et de Harappa...

<sup>20</sup> Casal, 1960, p. 315.

<sup>21</sup> Verheyden, 2000, p. 7.

<sup>22</sup> Pour en savoir plus sur le courant marginal en archéologie, voir Stout, 2015.

<sup>23</sup> Steiner, 1925, p. 232.

Sans aller jusqu'à ressortir les Atlantes du placard, on peut donc envisager, un peu à contre-courant de la pensée dominante, une présence « étrangère » à l'aube de la civilisation indusienne. Et c'est ici qu'intervient un peuple dont nous n'avons pas encore parlé, et qui va nous occuper un bon moment : les Indo-Européens.

## LES INDO-EUROPÉENS : UN BREF ÉTAT DES LIEUX

« Je ne suis ni pour, ni contre, bien au contraire. »

(Coluche, 1944-1986, humoriste, comédien et amateur de *schmilblick*)<sup>24</sup>

### Une langue sans peuple

Comme le laisse supposer leur nom, l'histoire des Indo-Européens est indissociable de celles de l'Europe et du monde indo-iranien ; autrement dit, d'une bonne partie de l'Eurasie. Leurs descendants peuplent et dominent aujourd'hui de vastes étendues, à l'échelle de continents. Le mode de vie indo-européen s'est perpétué, et de manière très concrète, au fil des siècles et même des millénaires. C'est ainsi que l'on retrouvera l'idée d'une tripartition fonctionnelle (domaines religieux, guerrier et économique) chère à Georges Dumézil<sup>25</sup> jusque dans la société française d'avant la révolution de 1789<sup>26</sup>. Élément constructeur de la civilisation occidentale et de ses déclinaisons celte, grecque, latine, germanique et slave, l'histoire des Indo-Européens est aussi à l'origine d'innombrables théories fantasmatiques, souvent à connotation raciste, qui persistent en ce XXI<sup>e</sup> siècle sous diverses formes plus ou moins explicites. L'importance, tant historique qu'idéologique, de ce « peuple » (on verra plus loin l'utilité des guillemets) explique les innombrables études, textes, essais, controverses, disputes et tueries qui ont vu le jour tout au long des trois derniers siècles. Longtemps rendus responsables de la disparition des Harappéens, les Indo-Européens furent à une époque considérés comme une « race guerrière et envahissante [de grands dolichocéphales blonds] [...] toujours attirée par les pays du soleil et du vin [...] »<sup>27</sup> ; dit plus crûment : des barbares avinés et sanguinaires, vivant de massacres et de rapines. Aujourd'hui, la mode est de les associer à la genèse de la civilisation indusienne. Autres temps, autres idées : de destructeurs, les Indo-Européens sont en passe de devenir instructeurs.

Les Indo-Européens sont nés des travaux d'une lignée de savants que l'on fait traditionnellement débiter avec William Jones (1746-1794), juriste anglais et fondateur de la Royal Asiatic Society de Calcutta. C'est son nom qui est passé à la postérité, laissant dans l'ombre les nombreux érudits qui l'ont précédé depuis la Renaissance, parmi lesquels on peut citer le philosophe Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716), les jésuites Thomas Stephens (ca. 1549-1619) et Gaston-Laurent Cœurdoux (1691-1779), et surtout

<sup>24</sup> s.d., *Le dictionnaire des citations*, citation 4308. Site consulté le 15/03/2019.

<sup>25</sup> Voir par exemple Dumézil, 1995.

<sup>26</sup> Menant et al., 2008, p. 74.

<sup>27</sup> Boule, 1921, p. 347.



Filippo Sassetti (1540-1588), commerçant florentin établi à Goa, qui fut le premier à constater « la grande ressemblance de mots indiens, des noms de nombre en particulier, avec des mots latins et italiens »<sup>28</sup>. Prenant la suite de leurs études et observations, Jones en arriva à la conclusion que des langues indiennes et européennes comme le latin, le sanskrit, le grec, le celtique et le gotique, présentaient tant de points communs qu'elles devaient avoir une même origine. Il exposa son point de vue à l'occasion d'une conférence traitant de la civilisation indienne, le 2 février 1786 à Calcutta :

« La langue sanskrite, quelque ancienne qu'elle puisse être, est d'une étonnante structure ; plus complète que le grec, plus riche que le latin, elle l'emporte, par son raffinement exquis, sur l'une et l'autre de ces langues, tout en ayant avec elles, tant dans les racines des mots que dans les formes grammaticales, une affinité trop forte pour qu'elle puisse être le produit d'un hasard ; si forte même, en effet, qu'aucun philologue ne pourrait examiner ces langues sans acquérir la conviction qu'elles sont en fait issues d'une source commune [...] [De même pour] le celtique et le gotique [...]. »<sup>29</sup>

Ainsi, et pour ne reprendre que l'exemple sans doute le plus rabâché, le mot « mère » se retrouve presque à l'identique dans toutes les langues indo-européennes : *matres* (gaulois), *móðir* (islandais), *mutter* (allemand), *mother* (anglais), *mama* (roumain), *mathir* (vieil irlandais), *mamm(ig)* (breton), *mater* (latin), *mātr* (sanskrit), etc.

Dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle et à la suite de Jones, le Danois Rasmus Kristian Rask (1787-1832), les Allemands Franz Bopp (1791-1867) et August Schleicher (1821-1868) développèrent et mirent en place le concept d'une langue primordiale (*Ursprache*) reconstituée. (C'est à Schleicher que l'on doit l'invention du « *Stammbaum* », le célèbre arbre généalogique des langues.) On donna assez logiquement à cette hypothétique langue-mère le nom d'« indo-européen primitif » ou « proto-indo-européen » – couramment abrégé PIE (IE ayant ici le sens restreint de langue indo-européenne). Mais comme une langue n'est rien si personne ne la parle, on créa le peuple qui allait avec : les Indo-Européens. Une fois ce point acquis, il ne restait plus qu'à déterminer le lieu d'origine de ce peuple. C'est là que les choses se corsèrent, et les hypothèses les plus diverses fleurirent un peu partout. Ainsi, alors que l'honorable correspondant de l'Institut de France Amédée Thierry (1797-1873) se contentait de repousser l'origine des Gaulois dans une prudente « obscurité des premiers temps du monde » asiatique<sup>30</sup>, d'autres avaient des idées un peu plus précises, à commencer par le philologue et occultiste Antoine Fabre d'Olivet (1767-1825), qui affirmait dès 1815 que :

« le samscrit [*sic*] n'est point originaire de l'Inde. [...] je crois qu'un peuple de beaucoup antérieur aux Hindous, habitant une autre partie de la terre, vint dans les temps très-reculés s'établir dans le *Bharat-Wersh*, aujourd'hui l'Indostan [...]. Partout cette langue est considérée comme sacrée. »<sup>31</sup>

<sup>28</sup> Filliozat, 1987, p. 97.

<sup>29</sup> « The Third Anniversary Discourse, delivered 2 February, 1786 by the President, at the Asiatic Society of Bengal "on the Hindus" », in Jones, 1995, p. 355-370, cité in Jucquois, 1999.

<sup>30</sup> Thierry, 1842, p. 47.

<sup>31</sup> Fabre-d'Olivet, 1999, p. 21.

De quelle « autre partie de la terre » pouvait-il bien s'agir ? On pensa d'abord à des régions au nord de l'Inde, situant le foyer originel (*Urheimat* en allemand) au Pamir et dans l'Hindou Kouch. Cette hypothèse fut particulièrement approfondie par Adolphe Pictet (1799-1875). Utilisant les méthodes de la paléontologie linguistique, ce linguiste suisse recensa les mots communs à différentes langues indo-européennes, les mettant en relation avec l'environnement géographique et sociologique des Indo-Européens<sup>32</sup>. Par la suite, l'horizon s'élargit progressivement à l'Asie centrale, puis aux espaces de Russie méridionale et d'Ukraine avec la « théorie steppique » – une steppe peuplée de guerriers nomades et envahisseurs – de l'Allemand Otto Schrader (1855-1919) ; une théorie qui se prolongera dans l'hypothèse kourgane dont nous ferons la connaissance plus loin. Au final, cet élargissement concernera une bonne partie de l'Europe, les nationalistes de divers pays se disputant l'honneur d'avoir les glorieux Indo-Européens pour ancêtres. C'est à cette époque (nous sommes dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) que naîtront des débats passionnés autour de grandes questions telles la réalité des invasions indo-européennes ou la localisation, en Allemagne mais aussi en France, du foyer originel des Indo-Européens ; une problématique évidemment sous-tendue par la notion de « race ».

Outre la découverte de langues jusque-là inconnues comme le hittite, dont les plus anciens textes datent de ca. 1700 AEC, les études se multiplièrent au XX<sup>e</sup> siècle, et de nombreux chercheurs tels Ferdinand de Saussure, Antoine Meillet, Émile Benveniste, ou encore Roman Jakobson, œuvrèrent, chacun à leur manière, au développement de la paléontologie linguistique, laquelle allait devenir un outil fondamental dans la quête des origines indo-européennes. Cependant, si l'essentiel des efforts portait, en un large consensus, sur l'identification de la mystérieuse langue primordiale, certains eurent l'audace de remettre en cause l'existence même du proto-indo-européen. Et parmi ces rares francs-tireurs, on retiendra le nom du linguiste russe Nikolai Troubetzkoy (1890-1938), pour qui – comme il s'en explique dans ses « Pensées sur le problème indo-européen »<sup>33</sup> – les correspondances entre les langues indo-européennes mises en évidence par William Jones et ses successeurs s'expliqueraient, non par une origine commune, mais par un banal mécanisme d'emprunt. Bien qu'elle s'inscrive à contre-courant d'une pensée toujours largement majoritaire<sup>34</sup>, la démarche de Troubetzkoy devrait être prise davantage en considération, si l'on examine objectivement les faiblesses de la paléontologie linguistique appliquée au PIE. Ainsi, et pour reprendre un des arguments avancés par le sceptique Jean-Paul Demoule dans son livre au titre assez explicite *Mais où sont passés les Indo-Européens ?*<sup>35</sup>, on peut souligner les excès engendrés par la recherche presque compulsive des mots appartenant ou non au vocabulaire commun. Comme l'énonce avec un humour très anglais l'archéologue Stuart Piggott : « À vouloir prendre les preuves linguistiques au pied de la lettre, on en vient à conclure que les premiers locuteurs indo-européens connaissaient le beurre mais pas le lait, la neige et les pieds mais pas la pluie ni les mains. » En fin de compte, c'est l'idée même de « reconstitution » du PIE qui doit être, sinon rejetée, du moins fortement relativisée. Nous ne pouvons

<sup>32</sup> Pictet, 1859.

<sup>33</sup> Troubetzkoy, 1939.

<sup>34</sup> Voir par exemple Sergent, 1992, p. 389 sq.

<sup>35</sup> Demoule, 2014.

entrer ici dans les détails des arguments des uns et des autres, et nous contenterons de donner une petite idée de la situation réelle actuelle en la matière en citant le linguiste allemand Wolfgang Schmid, qui évoque « une théorie plus ou moins fragmentaire sur les propriétés communes des langues indo-européennes individuelles »<sup>36</sup>.

On aurait pu croire que, la recherche archéologique progressant, des traces matérielles, dûment estampillées « made in IE », finiraient par être identifiées sans plus de doutes ni de contestations. Hélas, les fouilleurs firent chou blanc, et les spécialistes ne purent s'accorder sur ce fameux supposé foyer originel. On commença même – c'était dans les années 1920 – à mettre en doute l'existence d'un quelconque peuple qui puisse revendiquer le titre d'« indo-européen ». Ainsi que l'affirmait sans ambages l'Allemand Sigmund Feist (1865-1943) : « Les Indo-Germains, ou plus rarement "Ariens",



Figure 7. Exemple de céramique cordée, production typique de la culture du même nom. (DR)

appelés Indo-Européens hors d'Allemagne, ne sont pas un peuple attesté historiquement, mais seulement une abstraction à partir de faits de langue. »<sup>37</sup> Cela n'empêcha nullement la quête anthropo-archéologique de se poursuivre joyeusement en des sens fort divers. Ainsi, c'est durant l'entre-deux guerres que prospéra la « théorie nordique » du linguiste allemand Gustaf Kossinna (1858-1931). Maître à penser du régime nazi – il figurait en bonne place sur les rayons des bibliothèques scolaires –, ce théoricien du pangermanisme, aujourd'hui tombé dans l'oubli, peut être considéré comme le fondateur de l'archéologie hitlérienne<sup>38</sup>. Pour Kossinna, c'est en Scandinavie qu'il fallait situer le lieu de formation des

Indo-Européens. Cette race (bien entendu des grands dolichocéphales blonds) était en quelque sorte « locale » car elle descendait de tribus magdaléniennes ayant migré vers le nord à la fin de la dernière glaciation. Elle quitta ensuite les régions nordiques, se séparant en deux courants : le premier poussa jusqu'en Crète pour fonder la civilisation minoenne, le second se déploya dans tout le nord de l'Europe, jusqu'aux steppes russes, pour donner naissance à la civilisation de la céramique cordée.

Mais pour d'autres chercheurs, il fallait situer ce fameux foyer originel du côté de l'Europe centrale. Ainsi, Georges Dumézil (1898-1986) pouvait-il écrire en 1941 :

« Au cours du III<sup>e</sup> et du II<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ se produisit l'événement le plus important de l'histoire temporelle récente de l'humanité : d'une région qu'on semble pouvoir situer entre la plaine hongroise et la Baltique, par vagues successives, partirent en tous sens des troupes conquérantes qui parlaient sensiblement la même langue. [...] le fait est là : des courses centrifuges, en quelques siècles, asservissent à ces hardis cavaliers toute l'Europe du Nord, de l'Ouest, du

<sup>36</sup> Citations Piggott et Schmid in Demoule, 2014, p. 594, 572.

<sup>37</sup> Cité in Demoule, 2014, p. 245.

<sup>38</sup> Millotte, 1978.



Sud et du Sud-Est ; les anciens habitants disparaissent, s'assimilent ou forment des îlots qui se résorbent lentement. »<sup>39</sup>

Plus tard, l'archéologue d'origine espagnole Pedro Bosch Gimpera (1891-1974), soutiendra que :

« L'agrégation qui provoquera la formation des peuples indo-européens se manifeste dans les milieux néolithiques, probablement au V<sup>e</sup> millénaire. Ce rôle fut peut-être joué par les groupes ethniques du centre de l'Europe. L'un d'eux fut celui de la Tchécoslovaquie et des zones voisines, où prit naissance la culture danubienne. Un autre centre d'agrégation [fut le] groupe polonais et pontique [...]. »<sup>40</sup>

Arrêtons là ce bref survol des tentatives passées de localisation de ces insaisissables Indo-Européens, baladés du Pamir et de l'Asie centrale à la Russie, de l'Ukraine à la Scandinavie, de l'Allemagne aux plaines hongroises et au Danube... Une quête apparemment sans fin, dans laquelle s'illustrèrent nombre d'archéologues, d'anthropologues et de linguistes. Ce fut le cas de Salomon Reinach (1858-1932), figure emblématique de l'archéologie française, farouche adversaire de l'*ex oriente lux* (dans ce rôle, il défendit l'authenticité du site français controversé de Glozel<sup>41</sup>), qui s'opposa à l'origine asiatique des Indo-Européens. On peut encore citer Joseph Déchelette, Gordon Childe ou Jacques De Morgan, célèbres préhistoriens passés à la postérité, ainsi que d'autres dont le nom ne dit peut-être pas grand-chose aux non spécialistes, tels Adalbert Sayce (dont l'hypothèse d'une origine anatolienne sera reprise par Colin Renfrew), Nikolaï Marr, Raymond Riquet, ou encore Ilse Schwidetzky. Tous ont défendu leurs idées, parfois dans des contextes idéologiques contestables, mais aucun n'a réussi à imposer durablement sa solution.

## Ils sont ici, ils sont là-bas...

À défaut de beaux objets à étiqueter dans des vitrines, les spécialistes en paléontologie linguistique ont, à l'instar du précurseur Adolphe Pictet, analysé le vocabulaire de différentes langues afin d'y puiser des indices sur le mode de vie des Indo-Européens. Là non plus, la recherche n'a guère été couronnée de succès, les linguistes ne s'accordant pas sur des conclusions communes et, quoi qu'en disent nombre d'archéologues héritiers de Schrader, l'on ne sait toujours pas avec certitude si ces peuples étaient plutôt pasteurs nomades, agriculteurs sédentaires ou agro-nomades. Et par voie de conséquence, on ne s'accorde pas davantage sur le milieu naturel dans lequel ils exerçaient leurs activités, steppe froide des nomades ou climat tempéré des agriculteurs ; des incertitudes qui, d'une certaine manière, confirmeraient les réserves émises naguère par Nikolaï Troubetzkoy. Nonobstant l'absence de données palpables, la notion de peuple indo-européen est toujours présente dans les esprits comme dans les livres, même si la tendance est aujourd'hui de considérer les Indo-Européens, non comme un

<sup>39</sup> Dumézil, 1941.

<sup>40</sup> Bosch-Gimpera, 1980, p. 265.

<sup>41</sup> Torchet et al., 1978.

peuple, mais simplement comme les locuteurs de langues indo-européennes. Voici, en très résumé, les principales hypothèses actuellement sur le marché – certaines provisoirement « dans le vent », d'autres tout aussi provisoirement marginales – traitant de l'*Urheimat* du PIE, autrement dit, du « foyer originel du proto-indo-européen ».

## (1) L'HYPOTHÈSE CAUCASIENNE

Selon cette théorie initiée en 1985 par le Géorgien Tamaz (Thomas) V. Gamkrelidze et le Russe Vyaçeslav Ivanov, la patrie d'origine des Indo-Européens se situerait à l'est de l'Anatolie et au sud du Caucase. Leur argumentation s'appuie sur la seule paléo-linguistique, aucun élément archéologique ou anthropologique n'étant pris en compte. Sur cette base linguistique, les deux chercheurs constatent que les Indo-Européens devaient être entourés de lacs et de cours d'eau rapides descendant des montagnes environnantes, ajoutant que, l'indo-européen originel comportant des mots d'origine sémite, la région devait être proche du monde sémite<sup>42</sup>. À cela, leurs adversaires rétorquent qu'il n'existe pas de mots sémites dans le vocabulaire indo-européen. (Il faut noter toutefois que quelques ressemblances ont été constatées entre ces deux langues, soit entre quelque vingt et quarante racines approchantes<sup>43</sup>. Ces ressemblances pourraient éventuellement s'expliquer par l'hypothèse d'une même origine natoufienne du PIE et des langues sémitiques, nous y reviendrons dans un instant avec l'hypothèse de Colin Renfrew.) En outre, l'arménien, largement répandu dans la région, contient une forte proportion de mots non indo-européens, ce qui exclut que l'indo-européen soit la langue originelle régionale. Et soit dit en passant, nous avons ici un bel exemple de corrélation entre la nationalité des chercheurs et leur hypothèse de localisation. Cette tendance à s'approprier de prestigieux ancêtres est à vrai dire aussi naturelle qu'universelle. Dans le passé, elle a alimenté de nombreux mythes fondateurs et, aujourd'hui, elle inspire plus d'une théorie scientifique.

## (2) L'HYPOTHÈSE ANATOLIENNE

Cette hypothèse a été défendue par Colin Renfrew à partir de 1987<sup>44</sup>. On ne peut pas vraiment la qualifier de nouvelle, dans la mesure où elle s'inscrit dans la continuité de travaux antérieurs, dont ceux d'Adalbert Sayce déjà évoqués. Selon l'archéologue britannique, les Indo-Européens sont originaires d'Anatolie centrale, où ils pratiquaient l'agriculture dès 7000 AEC. Ils seraient les héritiers des Natoufiens, dont la culture, qui s'est déployée sur une bonne partie du Levant entre ca. 13 000 et 9000 AEC, fait la transition entre chasseurs-cueilleurs et éleveurs-agriculteurs. Dans l'hypothèse de Renfrew, la langue des Natoufiens serait à l'origine, entre autres, du proto-indo-européen et des langues sémitiques<sup>45</sup>. Vers 6000 AEC, poussés par la surpopulation, certains d'entre eux auraient émigré pacifiquement en Europe en passant par le Bosphore, alors que d'autres se dirigeaient vers l'est, via le sud du Caucase et de la mer Caspienne, s'établissant en Iran d'abord, en Afghanistan et en Inde ensuite. Dans une variante de ce scénario, les migrants se seraient dans un premier temps dirigés vers l'Europe, puis

<sup>42</sup> Gamkrelidze & Ivanov, 1990.

<sup>43</sup> Demoule, 2014, p. 407.

<sup>44</sup> Renfrew, 1993.

<sup>45</sup> Demoule, 2014, p. 409.

un groupe serait reparti vers l'est, passant cette fois par le nord des mers Noire et Caspienne pour aboutir en Iran, Afghanistan et Inde.

Cette théorie anatolienne connut un franc succès et contribua un peu plus encore à la renommée de l'archéologue britannique. En assimilant l'invasion indo-européenne à cet événement très généralement admis que constituait la migration d'agriculteurs néolithiques venus du Proche-Orient, Colin Renfrew réalisait en quelque sorte un coup de maître puisqu'il assurait une base apparemment solide à sa théorie anatolienne. Sa démarche fut ainsi acceptée avec bienveillance par de nombreux chercheurs, archéologues aussi bien que linguistes, pour lesquels il était parfaitement possible que « le développement de l'économie agricole et pacifique soit le moteur de l'expansion linguistique indo-européenne »<sup>46</sup>. Elle fut pourtant critiquée à plus d'un titre. Il faut d'abord souligner que les langues indo-européennes en Anatolie sont loin d'être majoritaires. La seule exception notable est le hittite (même si son appartenance à la famille indo-européenne a parfois été contestée). Puis, si les Européens et les Indo-Iraniens avaient eu à l'origine une pratique agricole commune, ils devraient avoir un vocabulaire agricole commun, ce qui ne semble pas être le cas<sup>47</sup>. Ensuite, si l'invasion néolithique proche-orientale a apporté l'agriculture en Europe, elle n'y a en revanche pas modifié une organisation sociale très différente de celle des envahisseurs, y laissant vivre de surcroît des langues non indo-européennes<sup>48</sup>. Enfin, c'est la méthode même utilisée par Renfrew qui est la cible de ses adversaires. Les contrevérités ne manquent pas, comme la prétendue présence indo-européenne en Grèce dès le sixième millénaire, alors qu'elle remonte au troisième<sup>49</sup>. Ainsi que le souligne sans ménagements l'archéologue français Bernard Sergent :

« [...] à la méthode des chercheurs qui étudient sur le terrain [...] et essayent [...] de "remonter" à travers les cultures préhistoriques vers une source commune, Renfrew substitue l'application d'un "modèle". Et comme cela n'a aucun lien avec les réalités observables et avec l'acquis scientifique, cela ne peut opérer que moyennant déformations, choix arbitraires, accusations diverses contre les gens qui pensent autrement que lui (c'est-à-dire à peu près tous les auteurs qui ont discuté de la question). C'est donc, j'ai le regret de le dire, un travail foncièrement malhonnête. C'est d'abord un ouvrage nationaliste. »<sup>50</sup>

La critique peut paraître sévère, mais il est bien connu qu'on ne se ménage guère entre scientifiques concurrents. Cela dit, le « nationalisme » dénoncé par Sergent apparaît clairement lorsqu'on lit par exemple sous la plume de Renfrew que c'est « en 1921 que Sir John Marshall (avec R. D. Banerji) fit sa grande découverte de la civilisation de la vallée de l'Indus »<sup>51</sup>. Or, comme nous l'avons vu dans le tome précédent<sup>52</sup>, l'auteur de la

<sup>46</sup> Casevitz, 1992, p. 118.

<sup>47</sup> Lal, 2002.

<sup>48</sup> Les cas de résistance linguistique locale sont trop nombreux pour être mentionnés ici. Voir, à titre d'exemple, Schrijver, 2000.

<sup>49</sup> Marillier, 1998, p. 14.

<sup>50</sup> Sergent, 1992, p. 388.

<sup>51</sup> Cité in Sergent, 1992, p. 388.

<sup>52</sup> Gossart, 2019, p. 16.



« grande découverte », celle de Mohenjo-daro en l'occurrence, est bien Banerji, relégué par Renfrew au rôle de sous-fifre mis littéralement entre parenthèses.

### (3) L'HYPOTHÈSE KOURGANE

Nous nous dirigeons à présent vers le nord, jusqu'à cette région steppique située entre le bassin de la Volga et l'Oural, parsemée de monticules appelés « kourganes » (*kurgan*, « tumulus » en russe). Il s'agit de structures funéraires, composées d'une fosse recouverte d'un cairn, lui-même protégé par une couche de terre, l'ensemble affectant une forme circulaire. Ces tumuli furent érigés, entre les V<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaires AEC, par un peuple de cavaliers, pasteurs et guerriers (dont la culture des Tombes en fosse ou culture Yamna). Outre les cadavres en position allongée ou recroquevillée, fréquemment saupoudrés d'ocre rouge<sup>53</sup>, on peut y trouver des ossements de chevaux et des maquettes de chariots en argile. C'est à cette civilisation des kourganes, dont la culture de Samara (début du V<sup>e</sup> millénaire AEC) constitue la première phase, que l'archéologue américano-lituanienne Marija Gimbutas (1921-1994) identifie le foyer des premiers Indo-Européens<sup>54</sup>. Cette hypothèse, émise en 1966 et inspirée des travaux d'Otto Schrader, s'appuie sur la comparaison entre les caractéristiques culturelles du peuple des kourganes – domestication du cheval, tumuli funéraires surmontant des tombes individuelles garnies d'armes et de dépouilles de chevaux... – et différents éléments indo-européens tirés des études linguistiques. Particularité qui a son importance, l'hypothèse kourgane s'inscrit dans ce qui constitue le fonds de commerce de Marija Gimbutas : l'opposition entre, d'un côté, le matriarcat des peuples conquis, agricole, chapeauté par une déesse-mère bienveillante et paré de toutes les vertus (sagesse, paix, égalité, fraternité... ou plutôt sororité) et, d'un autre côté, le patriarcat des kourganes, pastoral, violent, guerrier, conquérant et inégalitaire<sup>55</sup>. Ce n'est pas ici le lieu d'aborder ce vaste sujet qui divise les spécialistes depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Soulignons toutefois que l'hypothèse kourgane est une parfaite illustration de cette supposée lutte entre déesse-mère et dieu-guerrier qui devait déboucher, au terme d'une violente confrontation que Gimbutas qualifie de « choc des cultures », sur la victoire – provisoirement définitive – du patriarcat.

Bien que les éléments de l'hypothèse de Marija Gimbutas aient varié au fil du temps (ce qui lui est d'ailleurs parfois reproché), on peut la résumer de la manière suivante. Au V<sup>e</sup> millénaire, les populations steppiques des kourganes passent progressivement du stade de chasseurs-cueilleurs à celui d'agriculteurs-éleveurs. Et parmi les animaux domestiqués, il en est un qui va avoir une importance considérable pour la suite : c'est le cheval, à la fois gibier, animal de trait et surtout monture. C'est en effet grâce au cheval que les populations des kourganes vont entamer une migration en plusieurs étapes. Après une première vague qui s'est arrêtée au Dniepr, elle reprend sa progression à la fois en direction du Caucase et, vers l'ouest, jusqu'à l'embouchure du Danube, qu'elle atteint vers 3100 AEC. Enfin, une troisième vague conduit ceux que l'on identifie aux Indo-Européens à occuper toute l'Europe, donnant naissance à plusieurs cultures, dont la célèbre culture de la Céramique cordée du Nord de l'Europe (ca. 3000-2200 AEC).

<sup>53</sup> Sur l'histoire et l'utilisation de l'ocre rouge dans les différentes cultures préhistoriques, voir Ferryn, 1992, p. 15-18.

<sup>54</sup> Gimbutas, 1970, p. 155-197 & 1979.

<sup>55</sup> Sur le règne de la déesse-mère au néolithique, voir Gimbutas, 1989 (2005 pour l'édition française).

Dans l'ouest et le sud-ouest du continent, l'installation de représentants de la culture de Yamna semble confirmée par une série d'études génétiques, dont les plus récentes portent sur les populations de Grande-Bretagne et d'Espagne. Sauf rebondissement toujours possible, les résultats paraissent sans appel, quoique sensiblement différents. Alors que, dans le cas de la Grande-Bretagne, 90 % de l'ADN des locaux a disparu – plusieurs raisons sont évoquées, dont des massacres ou des maladies –, seule la population mâle espagnole a été touchée, les chromosomes Y masculins ayant été intégralement remplacés<sup>56</sup>.

Parallèlement à cette poussée vers l'ouest, un mouvement vers l'orient va conduire nos Indo-Européens jusqu'en Asie centrale, donnant naissance, au début du II<sup>e</sup> millénaire AEC, aux cultures d'Andronovo. Et c'est de cet horizon archéologique d'Andronovo que serait issue la migration aryenne qui nous occupera dans le chapitre suivant.

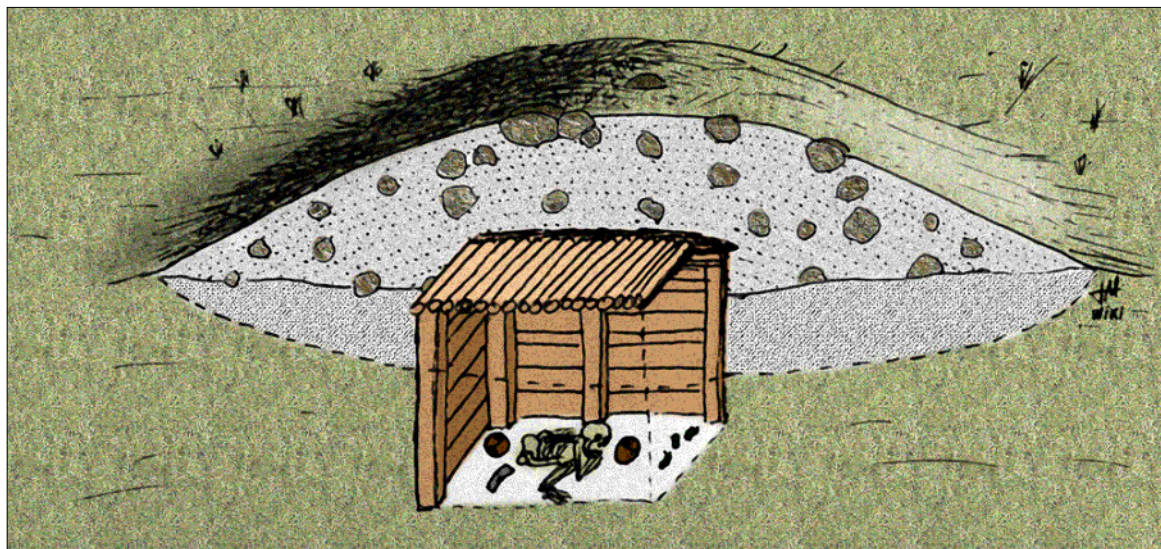


Figure 8. Appareillage interne d'un kourgane. (J.-M. Benito Álvarez)

Bien qu'aujourd'hui assez largement partagée par le monde académique – elle est principalement défendue par l'archéologue américain James Mallory –, l'hypothèse kourgane a aussi ses détracteurs. C'est ainsi que Colin Renfrew a, dans un premier temps, réfuté la chronologie de l'expansion en plusieurs phases vers l'Europe, avançant, entre autres arguments, que les guerriers à cheval n'y étaient apparus qu'entre les II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> millénaires<sup>57</sup>. Par la suite, il a revu partiellement sa position, lors d'une conférence commémorative donnée à l'Oriental Institute de l'université de Chicago<sup>58</sup>. À cette occasion, ce farouche adversaire de l'hypothèse kourgane a dû en surprendre quelques-uns en déclarant que « l'hypothèse kourgane de Marija avait été magnifiquement justifiée ». (À noter la gentille mention du seul prénom « Marija ».) En fait, c'est un peu contraint et forcé que Lord Renfrew a dû mettre de l'eau dans sa *pint of bitter* au vu des résultats des différentes études génétiques que nous venons de mentionner. Mais Colin Ren-

<sup>56</sup> a) Haak et al., 2015, p. 207-211. b) Olalde et al., 2018 ; c) Olalde et al., 2019.

<sup>57</sup> Renfrew, 1999 & 2008, p. 94-95.

<sup>58</sup> 2017. Site consulté le 02/01/2018.

frew n'ira pas jusqu'à accepter totalement les idées de Marija Gimbutas, rejetant par exemple son scénario de transformation brutale par le « choc des cultures » au profit d'une évolution interne progressive.

Une autre critique, qui relève cette fois du domaine linguistique, a été formulée par Kathrin Susanne Krell, de l'université canadienne d'Ottawa<sup>59</sup>. Sur la base du proto-indo-européen reconstitué, la linguiste a relevé les nombreuses différences entre les modes de vie des Indo-Européens et du peuple des kourganes, agricole pour les premiers, pastoral pour les seconds. En effet, si on retrouve effectivement, dans le vocabulaire du PIE reconstitué, des éléments typiques du mode de vie pastoral (\**ekwos* cheval, \**gwou* vache, \**aigi* chèvre, \**kwon* chien<sup>60</sup>...), d'autres termes par contre relèvent bien du domaine agricole (\**puro* blé, \**meli* millet, \**gherzd* orge, \**lino* lin...). Et pour enfoncer un peu le clou, il faut encore mentionner l'absence suspecte de certains éléments que l'on devrait logiquement retrouver dans le cadre de l'hypothèse kourgane, à commencer par les poissons, totalement absents du PIE reconstitué (à l'exception du saumon \**laks*), alors qu'ils abondent dans les fleuves de la supposée région d'origine des Indo-Européens. Toutes ces constatations permettent à Kathrin Krell de conclure que : « [...] en comparant les données archéologiques de Gimbutas et le vocabulaire réel du PIE reconstitué, [il apparaît] que l'identification du premier peuple kourgane aux locuteurs originaux du PIE ne peut pas être validée empiriquement hors de tout doute raisonnable. »<sup>61</sup>

#### (4) L'HYPOTHÈSE SOGDIANE

La région appelée Sogdiane a comme centre géographique la ville de Samarcande, et ses territoires s'étendent, outre l'Ousbékistan, sur le Tadjikistan et l'Afghanistan. L'hypothèse d'en faire l'*Urheimat* de l'indo-européen a été émise en 1997 par la linguiste américaine Johanna Nichols<sup>62</sup>. Selon elle, la propagation de l'indo-européen aurait d'abord concerné la région entourant la mer d'Aral, pour ensuite se déplacer au nord des mers Caspienne et Noire et, dans une moindre mesure, au sud de ces mêmes mers.

Cette hypothèse appelle deux commentaires. D'abord, Nichols envisage une propagation du langage sans déplacement de population. Ainsi que le fait remarquer l'archéologue indien Braj Basi Lal, la réalité de ce mécanisme inhabituel demande à être prouvée<sup>63</sup>. Ensuite, cette propagation se serait faite dans une seule direction, à savoir vers l'ouest alors que, dans un schéma classique, ce mouvement est rayonnant. Il faudrait donc en conclure que la présence à l'est d'un langage très différent a constitué une sorte de barrière qui n'a pu être franchie.

Il semble donc que, d'un point de vue linguistique, l'hypothèse de Nichols ne résiste pas vraiment à la critique. Mais si la Sogdiane ne fut sans doute pas la terre d'origine des Indo-Européens, elle put cependant constituer un lieu de passage ou même de

<sup>59</sup> Krell, 1994 & 1998.

<sup>60</sup> Dans le système de notation conventionnelle, l'astérisque signale une racine ou un phonème théorique, c'est-à-dire reconstruit, mais pas nécessairement présent dans des langues connues.

<sup>61</sup> Krell, 1994, p. 27. [Traduction]

<sup>62</sup> Nichols, 1997.

<sup>63</sup> Lal, 2002.

séjour important – raison pour laquelle elle est reprise dans notre liste. Il faut savoir en effet que la Sogdiane est mentionnée à deux reprises dans l'*Avesta*, le livre sacré de ces Indo-Européens orientaux que sont les anciens Iraniens :

« [...] c'est que les eaux navigables des larges fleuves se lancent vers l'Iškata et le Pouruta, la Margiane, l'Arie et le Gava, la Sogdiane et la Chorasmie. »<sup>64</sup>

« Le deuxième des lieux, le meilleur des pays, que j'ai créé, moi Ahura Mazdâ, a été Gava, l'habitat des Sogdiens [...]. »<sup>65</sup>

On n'est pas bien fixé sur la datation des différents textes de l'*Avesta*, et les dates varient considérablement selon que l'on parle d'*Avesta* ancien ou récent, d'élaboration ou de mise par écrit. Pour faire court, la composition des plus anciennes parties remonterait à une période comprise entre 1500 et 1000 AEC, et la date de mise par écrit varie entre le milieu du premier siècle AEC et le milieu du premier siècle EC<sup>66</sup>. Toutefois, il faut garder à l'esprit que, comme d'autres textes sacrés, l'*Avesta* iranien est l'aboutissement de traditions orales plus anciennes, peu à peu rassemblées en un ensemble doctrinal. Or, indubitablement, la Sogdiane revêt une importance particulière pour les auteurs de l'*Avesta*, qui la qualifient de « meilleur des pays ». Cette référence à un lieu important pourrait-elle être le souvenir d'un événement historique ? La réminiscence, sinon d'une patrie d'origine, du moins d'une étape marquante ? Nous touchons là à point fondamental : ces histoires rapportées dans les textes « mythologiques » sont-elles de nature purement symbolique, ou peuvent-elles avoir, au moins partiellement, un fonds historique ? Une certaine démarche, dite « évhémeriste », postule que les événements et les personnages mythiques ont bel et bien une réalité historique. Nous aurons, au fil des pages et des sujets, à recourir à cette méthode d'interprétation des mythes, et l'occasion se présente ici de définir le cadre dans lequel on pourra faire appel à l'évhémérisme.

Il faut avant tout préciser que la position évhémeriste n'est pas unanimement reconvenue, et est même rejetée par de nombreux chercheurs, qu'ils appartiennent au milieu académique ou se rattachent aux courants métaphysiques. Parmi ces derniers, nous citerons l'intransigeant René Guénon, lequel considère qu'il s'agit là d'une incompréhension grossière du monde symbolique, « par incapacité de s'élever jusqu'à sa signification purement intellectuelle »<sup>67</sup>. Qu'elles soient scientifiques ou ésotériques, ces positions tranchées peuvent sembler, comme souvent, un peu trop radicales. Pour prendre un exemple assez classique puisé dans la mythologie chinoise, on peut ainsi supposer que le combat acharné du roi semi-légendaire Yu le Grand (fin du III<sup>e</sup> millénaire AEC ?) contre les inondations qui ravageaient son pays se réfère à un événement historique identifiable. Cette histoire, fort bien connue de tous les Chinois, peut en effet être mise en relation avec la lutte que les indigènes vivant dans la vallée du Huang He menèrent contre les crues dévastatrices du fleuve Jaune aux premiers temps de la civilisation chinoise<sup>68</sup>.

<sup>64</sup> Lecoq, 2016, *Avesta* : Yašts 10.14.

<sup>65</sup> Lecoq, 2016, *Avesta* : Vidēvdād 1.4.

<sup>66</sup> a) Kellens, 1997, p. 106 sq. ; b) Lecocq, 2016, p. 51-56.

<sup>67</sup> Guénon, 2014, p. 117 sq.

<sup>68</sup> Gossart, 2014, p. 233-244.



Mais en définitive, qu'est-ce alors qu'un mythe ? Il n'est pas si aisé d'en trouver une définition gravée dans le marbre – définition qui a d'ailleurs évolué avec le temps – et ce n'est pas ici que nous épuiserons le sujet. Au départ, c'est-à-dire dans la haute antiquité grecque, le *mûthos* est simplement un discours, qui n'est pas encore opposé à la raison (*lógos*) ; cette opposition qui nous paraît si évidente aujourd'hui, entre le caractère imaginaire du récit dit « mythique » et le discours rationnel, est essentiellement un produit de notre monde moderne. Comme le précise l'indianiste Michel Angot, « [l]a catégorie *mythe* et la *mythologie* ont été inventées *par nous et pour nous* »<sup>69</sup>. Mais voyons cela d'un peu plus près avec quelques exemples.

Pour le dictionnaire *Larousse*, le mythe est un « [r]écit populaire ou littéraire mettant en scène des êtres surhumains et des actions imaginaires, dans lesquels sont transposés des événements historiques, réels ou souhaités, ou dans lesquels se projettent certains complexes individuels ou certaines structures sous-jacentes des rapports familiaux. »<sup>70</sup> (Notons déjà que cette définition ne ferme pas tout à fait la porte à une certaine réalité du récit mythique en évoquant de possibles événements historiques réels.) Au XIX<sup>e</sup> siècle, le dictionnaire de l'éditeur Maurice La Châtre définissait ainsi le mythe : « Trait, particularité de la fable, des temps héroïques ou fabuleux. On entend plus particulièrement par ce mot [...], un fait, une tradition qui laisse voir, sous l'enveloppe de l'allégorie, une grande généralité historique, physique ou philosophique. On a beaucoup abusé de cette expression et du genre d'interprétation qu'elle exprime. Des spéculations philosophiques élevées, elle est descendue dans le langage familier. On dit à tout propos : C'est un mythe, pour une chose qui n'existe pas. »<sup>71</sup>

Assimiler simplement le mythe à « une chose qui n'existe pas » comme on le fait dans le langage courant n'est donc pas correct. Cela dit, les mythes ont évidemment bien d'autres raisons d'être que d'évoquer d'éventuels faits réels plus ou moins dissimulés : leur fonction peut être de nature symbolique, sociologique, psychologique... ou tout cela à la fois. Ainsi, et pour prendre un exemple bien connu, on pourra voir l'Osiris égyptien comme, successivement ou simultanément : un charismatique chef de clan prédynastique, le héros fondateur de la société pharaonique, la symbolisation d'une époque – celle d'un supposé passage du matriarcat au patriarcat –, le Nil fertilisant la terre représentée par Isis, un dieu funéraire, l'archétype de la « mort-et-renaissance » initiatique... On peut estimer avec raison que les mythes sont le ciment indispensable à toute société humaine. Si « ces système mythologiques [...] furent de tout temps la caractéristique de la conscience humaine, afin de consolider la solidarité collective par un référent ultime et partagé »<sup>72</sup>, leur rôle s'est particulièrement accru après la Révolution agricole du néolithique, qui a vu les populations se rassembler en groupes de plus en plus grands, alors que l'évolution n'avait pas préparé l'homme à vivre au sein de communautés si importantes. Pour assurer leur cohésion sociale, « les gens inventèrent des histoires de grands dieux, des mères patries et des sociétés par actions pour assurer les liens sociaux nécessaires »<sup>73</sup>. Si osé qu'il puisse paraître, le raccourci est intéressant.

<sup>69</sup> Angot, 2019, p. 21.

<sup>70</sup> 1968.

<sup>71</sup> Cité in Le Quellec, s.d. Blog consulté le 10/09/2018.

<sup>72</sup> Otte, 2017a, p. 87.

<sup>73</sup> Harari, 2015, p. 131.

Si l'on peut donc envisager certains mythes comme – pour reprendre la définition de Maurice La Châtre – « un fait, une tradition qui laisse voir, sous l'enveloppe de l'allégorie, une grande généralité historique », il reste à déterminer le degré de fiabilité du récit mythique. Car on peut soupçonner qu'au fil des générations de conteurs plus ou moins imaginatifs, les embellissements successifs ont déformé le fait historique initial, jusqu'à le rendre pratiquement inutilisable. Mais en réalité, il semble que ce ne soit pas vraiment le cas. D'une manière générale et plus particulièrement dans certaines régions comme le sous-continent indien, la tradition orale a longtemps été le vecteur principal du savoir, transmis verbalement de maître à disciple, ce dernier ayant pour tâche la mémorisation précise et intégrale de ce qui lui était donné. En Inde, la transmission orale était même si importante que, dans les premiers temps, il y était interdit de mettre par écrit les connaissances sacrées formant le *Veda*, terme qui signifie « savoir », « connaissance » en sanskrit. (Voir l'encadré *infra*, « Le *Veda* ».) Et l'on constate que cette transmission orale peut être d'une précision étonnante. C'est ainsi qu'une étude publiée dans l'*American Journal of Human Genetics* a démontré « la réalité des croyances de certaines tribus d'Asie centrale en l'existence d'un géniteur unique ». Et, encore plus troublant, ce même travail a mis en évidence la concordance du mythe et de l'analyse génétique quant à l'estimation du nombre de générations séparant les auteurs du récit et l'ancêtre de leur lignée : cinq à dix générations pour le mythe, environ quinze pour la génétique<sup>74</sup>.

Il faut encore souligner que les récits mythiques, contes et autres légendes ont la vie dure, et peuvent traverser, non pas seulement les siècles, mais les millénaires. C'est en tout cas la conclusion d'une étude réalisée par la sociologue Sara Graça Da Silva et l'anthropologue Jamshid Tehrani<sup>75</sup>. Utilisant les méthodes de la phylogénétique, les deux chercheurs ont pu dater quelques-uns des contes et légendes les plus célèbres. *La Belle et la Bête* remonterait ainsi à environ 2000 AEC, et l'édifiante histoire faustienne du forgeron pactisant avec le diable daterait quant à elle de ca. 4000 AEC, racontée « dans une langue indo-européenne éteinte ».

En conclusion de ces quelques lignes consacrées à l'aspect historique du mythe, il peut paraître légitime d'envisager l'interprétation évhémériste de certains textes dits « mythologiques ». Il s'agit bien de « certains textes », et dans des contextes particuliers. Car un peuple n'est pas l'autre : alors que l'un sera de préférence tourné vers les choses matérielles et rationnelles, l'autre sera davantage porté vers l'abstraction et l'imagination. Par exemple, la différence entre les cultures chinoise et indienne apparaît clairement lorsque l'on compare leurs littératures traditionnelles. Voici deux passages traitant d'un même sujet, celui de la guerre. Le premier est chinois, extrait du *Shu jing*, le « Livre des documents », compilation de notes prises par les scribes-secrétaires des premières dynasties. Le second est tiré du *Mahābhārata* – la « grande geste des Bhārata » –, livre fameux qui conte l'histoire de la guerre entre deux branches du clan des Kuru, rattaché à la dynastie Bhārata<sup>76</sup>.

<sup>74</sup> Chaix et al., 2004.

<sup>75</sup> Graça da Silva & Tehrani, 2016.

<sup>76</sup> Le terme Bhārata, qui est par ailleurs le nom éponyme d'une tribu mentionnée dans le *R̥g-veda*, désigne également le peuple indien.

• *Shu jing* : « L'empereur dit : "Eh bien lu, le prince de Miao est le seul qui refuse d'obéir. Allez le châtier par les armes." lu rassembla tous les princes, et harangua les troupes [...] "Avec vous tous, valeureux guerriers, pour obéir à l'empereur, je punirai le coupable. Vous unirez, j'espère, vos cœurs et vos bras, et vous mériterez bien de votre pays." Après trente jours [de combats], le peuple de Miao résistait encore. [...] lu [préférant la douceur à la force] fit revenir les troupes, rangea les cohortes [et les reconduisit à la capitale]. Au bout de soixante-dix jours, les Miao vinrent [d'eux-mêmes faire leur soumission]. »<sup>77</sup>

• *Mahābhārata* : « [Le précepteur Drona dit] : "Saisissez-vous de Drupada le roi de Pāṇchāla en bataillant avec lui et amenez-le-moi." [Les guerriers, ces] taureaux parmi les hommes, châtiant les Pāṇchālas sur leur chemin, firent le siège de la capitale du grand Drupada. [...] [Le] roi Pāṇchāla, voyant cette puissante force et entendant sa grande clameur, sortit de son palais [...] l'armée Kuru l'assaillit avec une douche de flèches en poussant des cris de guerre. [...] Drupada observa l'armée Kuru puis se rua en avant en déversant tout autour une pluie de flèches féroces [...]. Alors s'éleva de la puissante armée Pāṇchāla un terrible rugissement, comme celui d'un lion, tandis que les vibrations des cordes des arcs déchiraient les cieux. [...] [Les Kurus une fois vainqueurs] Drona relâcha le roi de Pāṇchāla et, accomplissant joyeusement les rituels d'accueil amical, lui attribua la moitié du royaume [...]. »<sup>78</sup>

Certes, comparaison n'est pas raison, mais il faut bien constater que, là où le texte chinois s'en tient à une sèche énumération de faits, le narrateur indien veut avant tout impressionner son lecteur par une description foisonnante et haute en couleur. Le *Shu jing* s'apparente à la chronique, le *Mahābhārata* est avant tout une épopée. C'est la raison pour laquelle on ne peut soutenir systématiquement l'hypothèse évhémériste. Ainsi, envisageable dans le contexte chinois, elle l'est certes encore, mais dans une moindre mesure, lorsque l'on aborde le monde indien. Et si l'on regarde maintenant l'hypothèse sogdiane de l'œil neuf de l'évhémériste, on peut conclure que les mentions de la Sogdiane dans l'*Avesta* ne constituent certainement pas une preuve au sens strict, mais qu'elles méritent à tout le moins d'être retenues au titre d'indices intéressants...

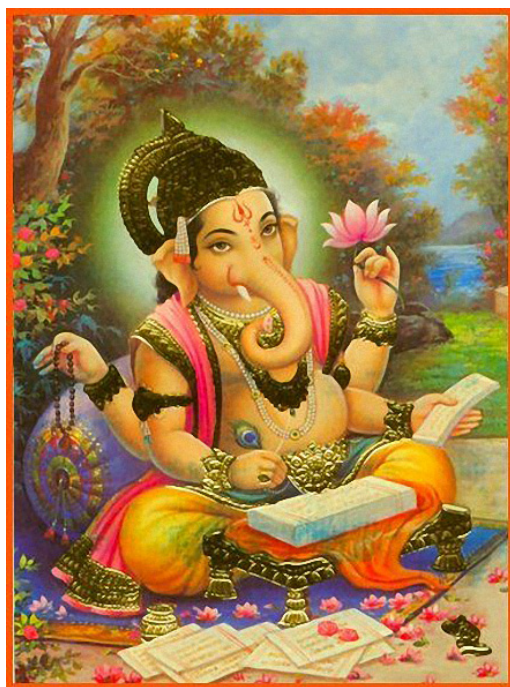


Figure 9. Le dieu Gaṇeśa (Ganesh) écrivant la grande épopée du Mahābhārata sous la dictée du sage Vyāsa. La légende raconte que le dieu éléphant cassa une de ses défenses et s'en servit comme instrument d'écriture. (DR)

<sup>77</sup> Couvreur, 1999, *Chou King* : Ch. III., Conseil du grand lu, 20-21, p. 41-43.

<sup>78</sup> Pivin, 2013, *Mahābhārata* : Livre 1, Section CXL, p. 130-133.

## (5) L'HYPOTHÈSE AUTOCHTONIQUE

Cette hypothèse, généralement désignée comme la « théorie de la continuité paléolithique », est à la fois la plus simple (à première vue tout au moins) et la plus anticonformiste puisque la notion de migration en est absente, et qu'elle place la naissance des Indo-Européens bien avant les époques où on la situe généralement. Les premiers Indo-Européens, qui s'exprimaient déjà dans des langues indo-européennes, seraient d'origine locale : ce seraient – tout bêtement si on peut le dire ainsi – les *Homo sapiens* du paléolithique supérieur. Parmi les défenseurs de cette théorie de la continuité paléolithique, on retiendra les noms des préhistoriens Alexander Häusler (Allemagne), Marcel Otte (Belgique) et Homer L. Thomas (États-Unis), ainsi que du linguiste italien Mario Alinei.

Originaires d'Asie centrale, ces *Homo sapiens* arrivèrent, voici quelque 45 000 ans, sur le continent européen, occupé jusque-là par des populations néandertaliennes. La nature du terrain – un paysage de steppe ouvert, sans obstacle majeur jusqu'aux rives de l'océan Atlantique – favorisa cette migration massive, rendue d'autant plus aisée que l'usage du cheval monté aurait déjà été pratiqué lors des déplacements<sup>79</sup>. (Nous reviendrons ultérieurement sur cette question chevaline.) Outre une anatomie très différente, les arrivants se distinguaient par un nouveau mode de vie, caractérisé entre autres par leur propension aux déplacements, leurs productions artistiques et leurs pratiques religieuses. S'il y a donc bien eu migration, ce fut celle-là et nulle autre par la suite, sinon des déplacements marginaux. Ainsi que le souligne Marcel Otte :

« [d]epuis l'arrivée des hommes modernes en Europe, aucune vague migratoire ne peut expliquer la gigantesque extension des Indo-Européens, étendus du Zagros à la Galice. D'innombrables langues ont été créées entre-temps par tous ces peuples aux origines de l'histoire de l'Europe, mais leur structure grammaticale et leurs mythologies dérivent directement des civilisations pan-européennes, propres au paléolithique supérieur. [...] Aucune discontinuité n'apparaît dans les populations européennes depuis 40 000 ans, si l'on garde bien à l'esprit la distinction entre étapes successives d'un même milieu et les hypothétiques traces d'influences extérieures »<sup>80</sup>

Cette continuité est confirmée par les données génétiques disponibles : on constate, pour les quarante-trois mille dernières années, une unité existant entre les populations d'Asie du Sud-Ouest et celles de l'Europe, soit un territoire qui correspond justement à la zone géographique de dispersion des populations indo-européennes<sup>81</sup>.

Les recherches linguistiques vont évidemment dans le même sens. Ainsi, Mario Alinei place la naissance des familles des langues indo-européennes au paléolithique, et il situe l'installation des Celtes dans l'Ouest européen (ce compris la Grande-Bretagne) dès le mésolithique. Son argumentation s'appuie notamment sur des comparaisons lexicales, mises en rapport avec des données d'autres disciplines, entre autres archéo-

<sup>79</sup> Otte, 2017b, p. 43 sq.

<sup>80</sup> Otte, 2012b, p. 19 sq.

<sup>81</sup> Otte, 2017b, p. 48.





Figure 10. Sculpture aurignacienne de cheval. (LoKiLeCh, Museum der Universität Tübingen)

logiques. Par exemple, il constate que « si les termes IE pour “mourir” (issus du PIE \**mer*) appartiennent au lexique PIE, alors que pour “enterrer”, il existe des mots différents dans la plupart des langues IE, c’est la preuve qu’à l’époque où le rituel de l’enterrement a été instauré, au paléolithique supérieur, les groupes IE étaient déjà différenciés. »<sup>82</sup> Dans le cas présent, sa conclusion semble toutefois mise à mal par les faits : les premières tombes sont bien plus anciennes, datées de 100 000 AEC au moins. (On peut même remonter plus loin encore, si l’on considère un dépôt funéraire situé à Atapuerca, dans le nord de l’Espagne, dont l’âge est estimé entre 300 000 et 420 000 ans. Il regroupe une trentaine de squelettes et un unique outil – un biface en quartzite –, peut-être placé là à titre votif.) Bien évidemment, toutes les démonstrations d’Alinei ne sont pas pareillement critiquables mais, si cette affaire des sépultures est ici mentionnée à dessein, c’est parce qu’elle est avancée par le camp des sceptiques pour marginaliser, voire décrédibiliser l’hypothèse de la continuité paléolithique<sup>83</sup>. Et, faut-il le souligner, les sceptiques sont nombreux, une bonne partie du monde universitaire contestant ce scénario, qui va à contre-courant d’une pensée dominante axée sur les hypothèses migratoires, principalement anatolienne et kourgane. Pour les défenseurs de la théorie de la continuité paléolithique, le défi est maintenant « de convaincre [leurs] collègues qui sont attachés à leur foi, c’est la tâche la plus difficile »<sup>84</sup>.

En résumé, les défenseurs de la théorie autochtone ont recours à ce qui s’apparente au principe du rasoir d’Ockham : point n’est besoin d’envisager de complexes théories

<sup>82</sup> Alinei & Benozzo, 2016. Site consulté le 08/01/2018. [Traduction]

<sup>83</sup> Demoule, 2014, p. 393.

<sup>84</sup> Otte, 2017b, p. 43. [Traduction]

migratoires – lesquelles ne sont d'ailleurs, rappelons-le, confirmées par aucune donnée archéologique – pour expliquer des modes de vie et de pensée spécifiques. Le seul véritable bouleversement dans ce qui deviendra le terrain de jeu des Indo-Européens se situe à ce moment charnière, aux alentours du quarantième millénaire, où les *Homo sapiens* porteurs de la culture aurignacienne – baradostienne dans sa variante iraniennne – éliminent en très peu de temps les populations néandertaliennes, instaurant de nouveaux modes de vie et de pensée, selon des codes qui parlent encore aux Indo-Européens modernes que nous sommes. Quoique l'hypothèse autochtonique figure pour l'instant parmi les théories marginales, elle s'inscrit dans une tendance de fond qui privilégie, en rupture avec les théories des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les origines locales plutôt que les sacro-saints flux migratoires. Nous en avons déjà eu un exemple avec l'abandon de l'origine exogène des Harappéens au profit d'un développement *in situ*. Nous aurons encore l'occasion de constater cette évolution avec les Ārya.

## Le Veda

Le terme sanskrit *veda* (prononcé « védeu ») signifie « savoir », « connaissance ». Ce corpus, qui rassemble des pratiques et savoirs hérités d'une longue tradition orale, comprend des textes religieux, composés en sanskrit archaïque à partir de ca. 1500 AEC (date retenue par la plupart des spécialistes quoique parfois contestée). La tradition (*smṛti*, « ce dont on se souvient ») considère qu'il s'agit d'une révélation (*śruti*, « ce qui a été entendu »), part de la parole divine recueillie par les « grands Voyants » (*ṛṣi*)\*. Ces textes auraient été compilés par Vyāsa, personnage légendaire par ailleurs auteur pour le moins prolifique du *Mahābhārata* et du *Śrīmad Bhāgavatam*. (En réalité, ce nom de Vyāsa pourrait désigner, non pas une personne, mais une collectivité intellectuelle.) On distingue :

- le *Ṛg-veda*, le plus ancien, ensemble de 1017 hymnes (1028 si l'on prend en compte les apocryphes) composés de strophes (*ṛc*), adressés aux divinités ;
- le *Yajur Veda*, recueil de formules sacrificielles (*yajus*), daté par certains du XII<sup>e</sup> siècle AEC ;
- le *Sāma Veda*, collection d'hymnes du *Ṛg-veda* associés à des mélodies (*sāman*).

À ces trois œuvres, qui constituent le « triple Veda », et auxquelles on associe l'*Atharva Veda*, quatrième recueil plus tardif composé de formules magiques, il faut encore ajouter une série d'autres ouvrages, parmi lesquels les *Brāhmaṇa*, commentaires sur l'« Unité » substrat de la création brahman, et les *Upaniṣad* védiques qui, comme leur nom l'indique, se rattachent à la littérature védique, dont ils constituent le volet spéculatif.

---

\*Tardan-Masquelier, 1999, p. 32 sq.

# LES ARYENS ET L'HYPOTHÈSE INDIENNE

« Le monde est l'ensemble des faits, non pas des choses. »  
(Ludwig Wittgenstein, 1889-1951, philosophe et mathématicien)<sup>85</sup>

## Un mythe moderne

C'est au III<sup>e</sup> millénaire que certains membres de la grande famille indo-européenne acquièrent une identité propre. Nous les connaissons sous le nom d'Ārya, francisé en « Aryens ». Comme précisé au chapitre précédent, ils seraient issus de l'horizon archéologique d'Andronovo. À une époque qui n'est pas bien fixée mais estimée au II<sup>e</sup> millénaire AEC au plus tard, les Ārya vont former deux entités culturelles et linguistiques : les Iraniens et les Indiens. La langue des premiers est l'avestique, celle des seconds, le sanskrit védique, lequel donnera plus tard, sous une forme sensiblement différente, le sanskrit classique ; toutes deux donc langues indo-européennes appartenant à la sous-famille indo-iranienne. Quoique distinctes, ces deux entités sont encore culturellement très proches et partagent quantité de savoirs et pratiques. Ainsi, les noms de leur livre sacré le plus ancien, *Avesta* iranien et *Veda* indien, signifient pareillement « connaissance », « savoir » (il semble que l'ancienne traduction « éloges » pour *avesta* doive être abandonnée<sup>86</sup>). Les Aryens sont dénommés *ārya* dans le *R̥g-veda* et *airya* dans l'*Avesta* (le génitif pluriel d'*airya* donnera le nom « Iran »). En matière culturelle, Iraniens et Indiens ont en commun certaines « innovations qui leur sont propres, comme le dieu Mitra en Inde et Miθra (Mithra) en Iran »<sup>87</sup>. Une des offrandes privilégiées dans les deux communautés est un breuvage d'immortalité obtenu par pressurage à partir d'une plante mal identifiée (peut-être l'amanite tue-mouches), dénommée *sóma* dans le *Veda* et *haoma* dans l'*Avesta*<sup>88</sup>, etc.

Les Ārya ont profondément marqué, non seulement toute l'histoire de l'Inde, mais aussi nos cultures occidentales contemporaines, lesquelles découvrent un peu plus chaque jour ces chefs-d'œuvre de la littérature mondiale que sont le *Veda*, le *Rāmāyaṇa* et le *Mahābhārata*. Leur langue, le sanskrit (*saṃskṛta*, « parfait », « purifié », « parachevé »...), que l'on pourrait croire morte à l'instar du latin, est encore parlée par certaines catégories d'érudits – essentiellement les « pandits » (*paṇḍita*, « lettré ») –, et elle demeure la langue d'échanges dans des séminaires et colloques savants. Et même s'il est en régression, le sanskrit conserve un grand prestige en Inde. Quoi de plus normal finalement pour la « langue des dieux » !

D'innombrables théories fantasmatiques, souvent à connotation raciste, furent élaborées à propos de ces fameux Ārya, et il faut bien constater que ces idées ont la vie dure puisqu'elles persistent encore aujourd'hui dans de nombreux esprits et sous diverses formes plus ou moins explicites, notamment au sein de mouvances issues de ce que

<sup>85</sup> Wittgenstein, 1961, p. 29.

<sup>86</sup> Belardi, 1979.

<sup>87</sup> Lecoq, 2016, p. 43.

<sup>88</sup> Varenne, 1967, p. 27.

l'on connaît en France sous le nom assez galvaudé de « Nouvelle Droite »<sup>89</sup>. À leur base, on trouve les notions de « race aryenne » et de « nation aryenne », lesquelles furent inventées de toutes pièces au XIX<sup>e</sup> siècle, et largement développées, amplifiées et exploitées *ad nauseam*, essentiellement par des idéologues davantage portés au fanatisme qu'à l'érudition. Parmi ceux-ci, on peut citer Arthur de Gobineau (1816-1882), qui prétendit démontrer la supériorité « de la nation blanche des Arians », et notamment des « Brahmanes de l'Inde primitive [...] fantômes si glorieux des races les plus belles [...] »<sup>90</sup>, ou encore Georges Vacher de Lapouge (1854-1936), qui inventa un *Homo europaeus*, de race aryenne dolicho-blonde, à la silhouette élégante et – tant qu'à faire – à l'appareil génital masculin volumineux, apparu durant la dernière glaciation dans une région située à l'emplacement de l'actuelle mer du Nord<sup>91</sup>. Quant au maître du Troisième Reich, il proclamait que « Tout ce que nous avons aujourd'hui devant nous de civilisation humaine, de produits de l'art, de la science et de la technique est presque exclusivement le fruit de l'activité créatrice des Aryens. »<sup>92</sup> Des propos en parfaite cohérence avec l'idéologie d'un pangermanisme né au siècle précédent<sup>93</sup>.

Ce que l'on sait moins, c'est que cette idée de race aryenne fut reprise par les nationalistes indiens, en recherche d'un statut valorisant à opposer à leurs puissants colonisateurs britanniques. (Signalons en passant que cette même quête d'une identité indienne, et plus précisément hindoue, face à l'islam cette fois, peut dans une certaine mesure expliquer le succès de pratiques alimentaires spécifiques – la non consommation de viande bovine et le végétarisme –, apparues plus tôt, dans le courant du I<sup>er</sup> millénaire EC. Quoique les bovins aient fait l'objet d'un grand respect en Inde depuis les temps védiques, la célèbre « vache sacrée » est donc essentiellement le fruit de considérations basement politiques et économiques.<sup>94</sup>) Ces mouvements nationalistes se déployèrent dans une problématique de castes fort complexe, sous l'œil bienveillant des penseurs des sociétés ésotériques occidentales qui fleurirent dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces cénacles orientalisants, parmi lesquels on trouve la Société théosophique d'Helena Blavatsky et Henry Steel Olcott, se plaisaient à mêler joyeusement, en une foisonnante littérature, Aryens, Atlantes, Égyptiens et autres Toltèques. Voici quelques passages d'un ouvrage des théosophes Annie Besant et Charles Webster Leadbeater ; une sélection qui n'a évidemment pas valeur de démonstration, mais donne une petite idée de la manière ésotérique d'envisager l'histoire, et de la confusion des esprits qui devait nécessairement en résulter :

« Les Atlantéens avaient conquis l'Égypte et gouvernaient alors ce pays. [...] Cette grande civilisation atlantéenne périt ; alors vint le déluge, puis une domination de négroïdes [...] puis un Empire aryen (13.500 av. J.-C.). [...] [Ce fut l'époque] où les Aryens vinrent de l'Inde méridionale et y fondèrent un empire de la souche-mère aryenne. [...] Lorsque son peuple fut définitivement transféré

<sup>89</sup> Pour intéressant qu'il soit, ce sujet sort largement de notre cadre. Pour un bon résumé, voir François, 2011.

<sup>90</sup> Gobineau, 1984, p. 217, 214.

<sup>91</sup> Demoule, 2014, p. 147-149.

<sup>92</sup> Hitler, 1934, p. 289.

<sup>93</sup> Sur le pangermanisme et le nazisme, voir Goodrick-Clarke, 1989.

<sup>94</sup> Jha, 2001.



dans l'Inde, le Manou défendit les inter-mariages de peur que le sang aryen fût submergé [...] il organisa le système des castes [...]. »<sup>95</sup>

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons cette fameuse Atlantide (nous avons croisé sa route dans le chapitre consacré au possible « petit coup de pouce » donné à la civilisation égyptienne naissante)... et ce ne sera pas la dernière fois non plus : les Atlantes, acteurs obligés de la plupart des grandes et petites énigmes touchant aux civilisations disparues, s'inviteront à plusieurs reprises dans nos débats. Aussi n'est-il pas inutile d'ouvrir ici une parenthèse, afin de cadrer un peu mieux un sujet souvent noyé dans les brumes du merveilleux. On peut en effet se poser la question : l'existence d'une civilisation « hautement évoluée » (selon l'expression consacrée) à une époque très reculée – il y a environ onze mille ans selon le philosophe grec Platon – est-elle seulement envisageable ? On comprendra qu'une argumentation quelque peu valable ne puisse être développée ici mais, d'un autre côté, il paraît difficile de faire totalement l'impasse sur le sujet. Voici donc quelques éléments qui permettront de situer un peu mieux le sujet<sup>96</sup>.

À l'heure actuelle, si nous nous en tenons aux éléments que l'archéologie met à notre disposition, au moins deux civilisations peuvent prétendre au titre d'Atlantide. (En réalité, on en dénombre plus de quarante, certaines relativement crédibles, d'autres franchement farfelues.) La première est la brillante civilisation minoenne, qui s'épanouit en Crète à partir de 2750 AEC. Elle connut un épisode particulièrement dramatique lorsque le volcan de la petite île de Santorin, situé à cent dix kilomètres au nord de la Crète, entra en éruption. Les effets dévastateurs de cette éruption se firent sentir à travers tout le bassin méditerranéen, Égypte comprise, bouleversant profondément le paysage et la vie des populations. De nombreux chercheurs estiment qu'une catastrophe d'une telle ampleur dut marquer profondément les esprits, au point de donner naissance à cette légende d'une brillante civilisation qui disparut « dans l'espace d'un seul jour et d'une seule nuit néfastes »<sup>97</sup>. Pour ce qui est de la deuxième candidate, et si nous décidons de suivre Platon à la lettre, nous devons tourner nos regards vers la zone péri-atlantique, au paléolithique supérieur. En ce temps et en ce lieu, vivaient des peuples évolués, qui ont laissé de nombreux témoignages de leur savoir et de leur savoir-faire. Ce sont les fresques de Lascaux et d'Altamira, chefs-d'œuvre dont la réalisation ne fut possible que dans une société bien organisée, société dont les centres d'intérêt dépassaient de loin les questions de survie. Ce sont les preuves de connaissances astronomiques, sous forme de schémas et annotations sur divers supports<sup>98</sup>. Ce sont des indices – des matériaux et des techniques – qui laissent supposer des voyages « commerciaux » entre l'Europe et l'Asie (et peut-être l'Amérique). Ce sont enfin des témoignages d'une vie spirituelle bien établie, centrée sur les pratiques chamaniques et un possible culte de la déesse-mère. Cette étonnante civilisation du paléolithique supérieur devait marquer les esprits et s'installer dans la mémoire collective, s'enrichissant au fil des générations de traits merveilleux et de faits extraordinaires, véhiculés par

<sup>95</sup> Besant & Leadbeater, 1917, p. 260, 306, 361.

<sup>96</sup> Pour en savoir plus, voir Gossart, 2011, p. 157-159.

<sup>97</sup> Chambry, 1969, *Timée* : 25a-26b, p. 408.

<sup>98</sup> Voir entre autres Edge, 1998, p. 20-35.

une tradition orale dont nous avons constaté plus haut la surprenante fiabilité, et finalement recueillis par les Grecs. Si nous nous référons à l'hypothèse autochtone présentée au chapitre précédent, Atlantes et Indo-Européens ne seraient en fin de compte qu'un seul et même peuple. Cela dit, il peut paraître vain de vouloir déterminer avec certitude quelle civilisation a droit au titre d'Atlantide : le débat se poursuit depuis des siècles et il y a fort à parier qu'on n'en voie jamais la fin. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, si l'Atlantide a peut-être existé, elle n'a connu, ni le rayon-vert-qui-tue, ni les vaisseaux intergalactiques à propulsion plasmo-ionique.

## Noblesse oblige

S'ils revenaient parmi nous, les Ārya seraient sans doute fort surpris de découvrir le salmigondis racial dans lequel on s'efforce si souvent de les plonger. Car le terme sanskrit *ārya* par lequel ce peuple se nommait, et dont une des plus anciennes mentions – sinon la plus ancienne – se trouve dans le *Ṛg-veda*, signifie « noble », « généreux », « respectable », « homme des trois premières castes »<sup>99</sup>, ou encore « celui qui observe le rite » ; toutes qualités qui peuvent être regroupées sous la dénomination *arí*, que l'historienne des religions Ysé Tardan-Masquelier résume par l'expression d'« aryanité »<sup>100</sup>, et qui renvoie aux notions de zèle et de piété<sup>101</sup>. Alexandre Langlois, éminent traducteur du *Ṛg-veda*, rend le terme par « maître » et « père de famille », expressions pratiquement synonymes dans une société patriarcale de propriétaires terriens :

« Le mot simple *arya*, et le mot de descendance, *ārya*, devaient être la dénomination générale des colons [originaires "des contrées qui sont à l'occident de l'Indus"], qui devinrent propriétaires des terres. De là résulte que dans la langue ordinaire, le mot *Arya*, cessant d'être un nom de peuple, a conservé le sens de *maître* [...] Les anciens habitants du sol indien avaient été repoussés sur les montagnes [...] [Leur caractère barbare] contrastait d'une manière étonnante avec celui des Aryas, moral et religieux ; tellement que le mot *arya* ou *ārya* était devenu synonyme de *bon*, de *respectable*. »<sup>102</sup>

On retrouve les mêmes notions liées à la famille et au clan avec le linguiste hongrois Oswald Szemerényi, pour qui *ārya* serait « un emprunt à une langue proche-orientale non indo-européenne comme l'ougaritique, et signifierait "parent", "compagnon". »<sup>103</sup> Enfin, l'indianiste et spécialiste des religions Hans Wolfgang Schumann précise quant à lui que, dans les premiers temps védiques, le « mot *Arya*, par lequel les Indo-Aryens se définissaient eux-mêmes, signifie les "hospitaliers" et, depuis que les dieux sont inclus dans leur hospitalité, c'est aussi un nom pour leur religion »<sup>104</sup>.

Noble, respectable, bon, pieux et respectueux des rites, maître, parent, compagnon, hospitalier... Même si l'on peut supposer chez l'Ārya un certain sentiment de supériorité,

<sup>99</sup> a) Huet, 2016 ; b) Stchoupak et al., 1931.

<sup>100</sup> Tardan-Masquelier, 1999, p. 28.

<sup>101</sup> Huet, 2016.

<sup>102</sup> Langlois, 1984, p. 61, col. dte, n. 2.

<sup>103</sup> Szemerényi, 1977, p. 125-149, cité in Demoule, 2014, p. 495.

<sup>104</sup> Schumann, 2011, p. 47 sq.

rité culturelle par rapport au « barbare », nous sommes loin des interprétations chères aux défenseurs d'une race aryenne de maîtres conquérants : *ārya* est essentiellement une qualité, en rapport avec le partage d'une langue, d'un mode de vie et de pratiques religieuses. Notons par ailleurs que l'on retrouve le terme bien au-delà des temps védiques, comme dans ce texte du Canon Pāli bouddhique :

« Il n'est pas non plus un Arya celui qui blesse les êtres vivants. Par la non-violence envers tous les êtres vivants, on est appelé un Arya. »<sup>105</sup>

Même si le contexte est ici spécifique à l'univers bouddhique – *ārya* qualifiant celui qui est entré dans la voie –, ce sont ces mêmes notions de noblesse, de bonté et de sagesse qui subsistent.

## La faute à Müller

Selon la théorie la plus généralement admise, les Ārya migrèrent (on ne parle plus d'« invasion », politiquement plutôt incorrect) vers les régions indusiennes aux alentours de 1800 AEC, date qui coïncide avec le début de la fin pour la civilisation harappéenne. Entre autres éléments de preuve, les défenseurs de cette hypothèse avancent que l'on peut suivre la progression de ces nouveaux-venus dans les pages des deux grandes épopées que sont le *Mahābhārata* et le *Rāmāyana* (ce dernier ouvrage étant le récit de la vie et des aventures du prince Rāma) : d'abord orientée est-ouest, cette progression se poursuivra vers le sud.

Un des initiateurs les plus renommés de cette théorie fut l'orientaliste allemand Friedrich Max Müller (1823-1900). Philologue et mythographe, il considérait les mythes comme des expressions des éléments de la nature. C'est dans cette optique qu'il interpréta les textes védiques, sur lesquels il travailla abondamment – il publia notamment une traduction partielle du *Ṛg-veda*<sup>106</sup>. Mais quoique rendant justice à la profondeur des textes védiques, ces travaux se menaient en accord avec l'esprit du temps, lequel considérait le christianisme comme supérieur à toute autre religion. Le savant allemand ne s'en cachait d'ailleurs nullement, écrivant par exemple :

« Cette étude [comparative des croyances religieuses] marquera enfin la place véritable du christianisme parmi les religions du monde. [...] Elle nous montrera la main de Dieu, qui n'a jamais cessé de guider l'humanité, dans sa marche inconsciente vers le christianisme. »<sup>107</sup>

Aujourd'hui, Max Müller est fréquemment voué aux gémonies par des indianistes de « nouvelle génération » (largement intergénérationnelle d'ailleurs), défenseurs de la théorie selon laquelle les Ārya étaient présents dans la vallée de l'Indus bien avant le déclin des Harappéens. Sans vouloir faire le moindre procès d'intention à ces chercheurs, il faut cependant garder à l'esprit que certains d'entre eux sont proches de

<sup>105</sup> 2004, *Les dits du Bouddha : Le Dhammapada* : XIX, Versets sur le juste, 270.

<sup>106</sup> Müller, 1869.

<sup>107</sup> Müller, 1872, p. XXII.

mouvements idéologiques, et que la vigilance s'impose pour distinguer l'argumentation scientifique des motivations politiques ou sectaires. Ainsi par exemple peut-on lire sous la plume de Jean-Yves Lung, enseignant à Auroville<sup>108</sup>, que Max Müller émit « la théorie d'une invasion de l'Inde par une "race aryenne" »<sup>109</sup>. Mais il faut nuancer car, s'il est vrai que Müller défendit cette idée d'invasion et parla de race, ses recherches sur les Ārya se firent à l'écart de tout esprit raciste ; il déclara d'ailleurs « qu'il n'y avait



Figure 11. Friedrich Max Müller.  
(Domaine public)

pas plus de "sang aryen" que de "crânes aryens" »<sup>110</sup>, précisant toutefois que : « Ces hommes [qui composèrent le *Veda*] furent les vrais ancêtres de notre race [...]. »<sup>111</sup> Cela dit, il faut admettre aussi que les travaux de Max Müller eurent une influence notable pour la suite des recherches, lesquelles s'appuyèrent sur une savante démonstration de l'orientaliste allemand. Estimant à deux cents ans chaque couche littéraire menant du *Veda* aux écrits bouddhiques, Müller effectua un compte à rebours pour dater le *R̥g-veda* aux environs de 1200 AEC, à une époque donc où la civilisation harappéenne avait disparu. La conclusion s'imposait d'elle-même : il ne pouvait y avoir le moindre lien entre Ārya et Harappéens. Même si les dates « officielles » ont bougé jusqu'à 1500 et même 1700 AEC, l'idée de base est restée dans les esprits, selon laquelle les temps védiques ont succédé au monde

harappéen. Comme l'écrivait en toute bonne foi Mortimer Wheeler, « [i]l est tentant [...] de voir dans les destructeurs de Mohenjo-daro, indifférents à la cité conquise, des représentants de ces barbares mais héroïques Aryens, étrangers à la vie urbaine. »<sup>112</sup> Conséquence de cette conclusion coulée dans le bronze académique, la langue parlée par les Harappéens ne pouvant être le védique et la seule autre langue un peu sérieuse disponible sur le marché étant le dravidien, les Harappéens s'exprimaient en dravidien.

## Ceux qui venaient du froid

Bāl Gaṅgādhara Tilak (1856-1920) est un homme politique indien qui combattit pour l'indépendance de son pays. Dans un livre paru en 1903 et traduit en français en 1979<sup>113</sup>, Tilak sortit résolument des sentiers battus en proposant une nouvelle approche de la présence des Ārya en Inde. Tout d'abord, il situa l'origine des Indo-Européens dans les régions arctiques ; une hypothèse pas très éloignée de la « théorie nordique » de Gustaf Kossinna. Son argumentation était basée sur l'analyse des textes védiques, et en particulier sur le *Veda*, qui fourmillerait d'informations (plus ou moins claires et

<sup>108</sup> La « cité idéale » d'Auroville est située en Inde, non loin de Pondichéry. Elle a été fondée en 1968 par « la Mère », compagne spirituelle du philosophe Sri Aurobindo.

<sup>109</sup> Lung, 2006.

<sup>110</sup> Cité in Demoule, 2014, p. 506.

<sup>111</sup> Müller, 1872, p. 5.

<sup>112</sup> Wheeler, 1966, p. 134.

<sup>113</sup> Tilak, 1979.



allusives) caractéristiques des régions polaires. Voici un exemple tiré du *Ṛg-veda* :

« Il est, dit-on, deux voies, tant pour les Dévas et les Pères (du sacrifice) que pour les mortels. Le monde entier entre dans ces deux voies, quand il marche vers le père et la mère (de tous les êtres) qui l'enveloppent. »<sup>114</sup>

En première lecture, ce passage peut paraître assez obscur par rapport à l'hypothèse arctique de Tilak. Un premier niveau d'explication est fourni par le commentaire de Sāyaṇa (mort en 1387 EC), auteur d'une glose approfondie du *Ṛg-veda*. Il explique que « ces deux voies portent le nom de *devayāna* et *pitriyāna*. [...] »<sup>115</sup> Or, le terme *devayāna* signifie « voie des dieux », libération de la mort par la voie des dieux – *devā* signifie « brillant », « être de lumière ». À l'opposé, *pitriyāna* est « la transmigration, à la mort, par la voie des ancêtres » – les *pitaras* sont « les ancêtres », « les mânes »<sup>116</sup>.

Selon B. G. Tilak, et ainsi que l'explique son traducteur Jean Rémy, « le Devayana et le Pitriyana représentaient à l'origine une division de l'année en deux parties, l'une de lumière et l'autre d'obscurité, comme au pôle Nord où il y a un jour de six mois et une nuit de six mois. »<sup>117</sup>

Toujours dans le *Ṛg-veda*, on compte pas moins de vingt hymnes consacrés à Uṣās, déesse de l'aube, par exemple :

« Fille du ciel. Aurore, lève-toi, et apporte-nous tes richesses et ton opulente abondance. Déesse brillante et généreuse, (viens) avec tes trésors.

[...]

Elle est née déjà, elle va briller, cette divine Aurore ; elle met en mouvement les chars, qui, à son arrivée, s'agitent (sur la terre), comme sur la mer les (vaisseaux) avides de richesses.

[...]

L'Aurore, comme une bonne mère de famille, vient pour protéger (le monde). Elle arrive, arrêtant le vol du (génie) malfaisant de la nuit, et excitant l'essor des oiseaux. »<sup>118</sup>

Manifestement, il s'agit d'une divinité importante, ainsi qu'en témoigne le grand nombre d'hymnes qui lui sont consacrés. En outre, et comme le souligne encore Jean Rémy, « le chantre devait réciter plus de mille versets pendant [la durée de cette aube], ce qu'une aube normale ne peut permettre »<sup>119</sup>. Pour B. G. Tilak, ce ne serait donc pas une aube banale, telle que nous la connaissons sous nos latitudes, mais la grande aube qui annonce un événement exceptionnel : la fin de la longue nuit polaire.

En résumé, les conclusions de Tilak peuvent s'énoncer comme suit :

- Un peuple, que notre auteur identifie aux Indo-Européens, aurait connu les condi-

<sup>114</sup> Langlois, 1984, *RV* : 8.4.3.15.

<sup>115</sup> Langlois, 1984, p. 569, n. 1.

<sup>116</sup> Huet, 2016.

<sup>117</sup> Rémy, 1980, p. 33.

<sup>118</sup> Langlois, 1984, *RV* : 1.4.2.1-3-5.

<sup>119</sup> Rémy, 1980, p. 34.

tions astronomiques particulières propres aux régions arctiques, conditions abondamment évoquées dans les légendes et les rites.

- Ces peuples auraient été chassés de leur habitat d'origine par le cataclysme que constitue la fin de la dernière grande glaciation (dite « de Würm »).
- Ils auraient migré vers le sud, se séparant en deux groupes, le premier se dirigeant vers l'Europe, le second vers l'Inde.

Dans cette hypothèse, et si l'on se souvient que la fin de cette glaciation est datée de 8000 AEC environ, les Ārya auraient pu arriver en Inde beaucoup plus tôt que le deuxième millénaire. Dans la foulée, et sur la base d'une identification de références planétaires dans le *R̥g-veda*, Tilak faisait remonter l'élaboration de l'ouvrage à 4500 AEC<sup>120</sup>, alors que la date généralement retenue varie selon les chapelles entre 1500 et 1700 AEC.



Figure 12.  
Bāl Gaṅgādhara Tilak.  
(Domaine public)

Pour Tilak, les Ārya auraient donc cohabité avec les pré-Harappéens. À l'époque où il formula sa théorie, on put le soupçonner de défendre avant tout une certaine idée de l'identité nationale, un domaine dans lequel il fut très actif (il eut d'ailleurs maille à partir avec les autorités). Aujourd'hui, les considérations idéologiques n'ont pas disparu et, quoique la situation politique soit évidemment différente, les sensibilités nationalistes sont toujours à l'œuvre. Cela dit, si l'on s'en tient au strict domaine scientifique, on constate qu'à côté de la classique opposition Ārya / Harappéens, il existe désormais une autre voie, que nous appellerons « l'hypothèse aryo-harappéenne ».

## Ô Sarasvatī, fleuve et déesse

L'un des points d'ancrage de l'hypothèse aryo-harappéenne est l'analyse de textes classiques mentionnant le fleuve Sarasvatī, souvent identifié à l'actuel cours d'eau saisonnier Ghaggar-Hakra, et dans la vallée duquel les Ārya se seraient établis à leur arrivée dans le pays. Ainsi peut-on lire dans le *Mahābhārata* :

« Les grands ascètes, conduits par le meilleur des Bhṛgu [un descendant d'un sage célèbre], établirent leur campement de chaque côté de la Sarasvatī. »<sup>121</sup>

Or ce fleuve, dont nous avons vu précédemment qu'il avait, sinon disparu, du moins fortement régressé, n'avait dans les temps védiques rien d'un cours d'eau maigrichon :

« Sarasvatī avec sa force puissante, avec les torrents de ses ondes, brise le sommet des montagnes comme de simples branches. »<sup>122</sup>

<sup>120</sup> Thapar, 1996, p. 8.

<sup>121</sup> Péterfalvi, 1985, *Mahābhārata* : Livre V, vol. 1, p. 359.

<sup>122</sup> Langlois, 1984, RV : 4.8.14.2.

« Les ondes salutaires de Sarasvatî coulent pour nous protéger. La (déesse) est pour nous comme une ville de fer. Elle va, aussi rapide qu'un char ; c'est un vaste torrent plus impétueux que tous les autres. Sarasvatî est la première des rivières ; riche et pure, elle descend des collines pour couler jusqu'à la mer. »<sup>123</sup>

À une certaine époque, la Sarasvatî était donc un fleuve puissant qui prenait sa source dans les montagnes et coulait jusqu'à la mer. Toute la question est de déterminer quand il s'est asséché. Les textes ne mentionnant évidemment aucune date, il faut chercher ailleurs. Nous pouvons ainsi nous référer aux travaux menés sur le site de Kalibangan, une cité que nous n'avons pas encore visitée. Elle est située en Inde, au Rajasthan plus précisément, sur la rive gauche de la Ghaggar-Hakra. Repéré par l'indianiste Luigi Tessitori en 1919, le site de Kalibangan a été fouillé de 1960 à 1969. Il s'agit d'une cité harappéenne classique, fort comparable donc à Harappa et Mohenjo-daro, quoique nettement plus petite avec seulement une superficie de 25 hectares environ. Elle s'inscrit dans une continuité d'occupation pré-harappéenne du site. On y trouve, à l'ouest, une citadelle, partiellement protégée par une muraille. Des restes de cendres et de charbon de bois y furent découverts, preuves de l'existence d'« autels du feu » : on devait y célébrer des rituels en rapport avec le culte d'Agni. À l'est, les rues de la ville basse sont disposées en un quadrillage nord-sud / est-ouest, et les infrastructures comprennent comme ailleurs puits et égouts. En outre, un cimetière de trente-quatre tombes a été localisé au sud-ouest de la ville. Dans l'ensemble, les objets mis au jour sont de même nature qu'à Mohenjo-daro : poterie à décor noir, poids cubiques en pierre, figurines en terre cuite, et bien sûr sceaux portant des signes d'écriture. C'est d'ailleurs la découverte d'un de ces sceaux qui avait attiré l'attention de Luigi Tessitori en 1919, et l'étude de la civilisation de l'Indus aurait sans doute pris quelques années d'avance si l'indianiste italien n'était pas décédé de maladie quelque temps après sa découverte. Enfin, détail remarquable, c'est à Kalibangan qu'on a trouvé un champ cultivé daté de 2800 AEC qui serait, selon B. B. Lal, le premier site de cette nature au monde<sup>124</sup>.



Figure 13. Sarasvatî, déesse de la sagesse et des arts, telle que la représenta au XIX<sup>e</sup> siècle le peintre Raja Ravi Varma. (Maharaja Fateh Singh Museum, domaine public)

Outre les fouilles proprement dites, deux types de travaux menés à Kalibangan doivent retenir notre attention. D'une part, des datations par carbone 14 ont montré que le site avait été abandonné aux alentours de 2000-1900 AEC<sup>125</sup>. D'autre part, les constatations faites par l'hydrologue Robert Raikes permettent d'établir que cet abandon est dû à l'assèchement de la Sarasvatî<sup>126</sup>, à la suite semble-t-il du blocage de son lit lors de

<sup>123</sup> Langlois, 1984, RV : 5.6.15.1-2.

<sup>124</sup> Cité in Angot, 2017, p. 78.

<sup>125</sup> Lal, 2002.

<sup>126</sup> Raikes, 1968.

mouvements tectoniques himalayens. Par conséquent, si nous retenons les résultats conjoints des analyses par carbone 14 et des travaux de Raikes, il faut en conclure que le *Ṛg-veda*, qui souligne expressément la force du fleuve, est antérieur au II<sup>e</sup> millénaire AEC. On pourra objecter que ce raisonnement ne tient la route que si l'on admet la réalité historique des événements relatés dans le *Ṛg-veda*. Nous avons déjà eu l'occasion d'examiner cette question, et, ici encore, on peut retenir, à titre d'hypothèse, l'interprétation évhémériste des textes. En l'occurrence, il ne s'agit d'ailleurs que d'emboîter modestement le pas à nombre d'indianistes éminents qui se réfèrent à une tradition historique des *itihāsa* (« légende » en sanskrit) racontées entre autres dans le *Mahābhārata* et le *Rāmāyaṇa*.

Enfin, il faut garder à l'esprit que *veda* signifie « savoir », « connaissance ». Selon le maître birmo-indien Satya Narayan Goenka, la traduction littérale en serait « ce qui a été vu », « vu » étant pris dans le sens de connaissance issue de l'expérience, et non pas d'une connaissance intellectuelle<sup>127</sup>. Certains chercheurs ont tenté de dater plus précisément le *Ṛg-veda*. Outre l'estimation de Tilak à -4500, on peut citer celle de l'astronome indien B. G. Sidharth qui, au terme d'une démonstration basée sur des éléments d'astronomie, repousse la composition du *Ṛg-veda* à « seulement » 3000 AEC<sup>128</sup>.

## Des preuves tous azimuts

Si l'on fait la synthèse des éléments brièvement exposés ci-dessus, on peut avancer que le *Ṛg-veda* serait antérieur à 2000 AEC, ce qui ferait de ses auteurs des contemporains des Harappéens. Mais dans quelle mesure les cultures aryenne et harappéenne se sont-elles côtoyées à cette époque ? Un élément de réponse à cette question peut être trouvé dans le *Nadistuti sukta*, « hymne de l'éloge aux rivières ». On y trouve en effet une énumération des cours d'eau de la région occupée par les Harappéens :

« O [sic] Gangâ, Yamouna, Saraswatî, Soutoudrî, avec la Parouchnî, écoutez mon hymne. O [sic] Maroudvridhâ avec l'Asicknî et la Vitasthâ, ô Ardjîkîyâ avec la Souchomâ, entendez-nous. »

« O [sic] Sindhou [l'Indus], tu mêles d'abord tes flots rapides à ceux de la Trichtâmâ, de la Râsa, de la Swétî, de la Coubhâ ; tu entraînes, à mon préjudice, sur le même char que toi, la Gomatî et la Croumou. »<sup>129</sup>

Les Ārya connaissaient donc bien la géographie du pays des Harappéens – l'érudit franco-indien Michel Danino souligne d'ailleurs qu'il n'est fait mention dans le *Ṛg-veda* d'autre géographie que celle de l'Inde du Nord<sup>130</sup> –, et on peut en conclure (dans une version minimaliste) qu'ils entretenaient des contacts réguliers avec les habitants de l'Indus, ou (dans une version maximaliste) qu'Ārya et Harappéens ne faisaient qu'un seul et même peuple. Et dans cette deuxième option, la langue des Harappéens était le sanskrit védique, et non le dravidien comme généralement admis. Selon B. B. Lal, les

<sup>127</sup> Goenka, 2009, p. 81.

<sup>128</sup> Sidharth, 1997.

<sup>129</sup> Langlois, 1984, RV : 8.3.4.5-6.

<sup>130</sup> Danino, 2006.



quelques mots dravidiens trouvés dans le *Veda* peuvent s'expliquer « par un adstrat, pas nécessairement par un substrat »<sup>131</sup>. Et Lal de poursuivre : « Le peuple d'Harappa s'est trouvé en contact latéral avec le peuple néolithique du Sud qui, selon toute probabilité, parlait le dravidien. »<sup>132</sup> C'est en quelque sorte une version customisée de l'ancienne théorie de l'origine indienne des Indo-Européens.

D'autres éléments sont encore évoqués pour enrichir la démonstration de l'hypothèse indienne, dont l'inscription de Boghaz Kuei (cité hittite, aujourd'hui Boğazkale en Turquie). Il s'agit de tablettes cunéiformes, datées du XIV<sup>e</sup> siècle AEC, qui furent découvertes en 1907 par l'assyriologue allemand Hugo Winckler<sup>133</sup>. On y trouve cités les dieux védiques Indra, Mitra, Varuṇa et les jumeaux Nāsatya, en tant que témoins d'un traité passé entre deux rois : le Hittite Šuppiluliuma et le Mitannien Matiwaša. Le témoignage de ce document, ainsi que l'utilisation de mots sanskrits par les Mitanniens – dont des termes relatifs aux soins et à l'entraînement des chevaux –, ont permis au sanskritiste Thomas Burrow de conclure à l'existence, dans cette région et à cette époque, d'une migration significative d'Ārya, qui se sont imposés en tant que dirigeants<sup>134</sup>. Et d'où pouvaient-ils venir, sinon d'Inde, pays des dieux témoins du traité entre Hittites et Mitanniens ? Associé au fait que les dieux en question sont mentionnés dans le *Ṛg-veda* et que celui-ci est antérieur à 2000 AEC, B. B. Lal fait de cette constatation un argument à verser au dossier de l'origine indienne des Indo-Européens<sup>135</sup>. Mais même intégrée dans l'ensemble de l'hypothèse indienne, cette observation ne semble pas être une preuve bien solide, car on pourrait tout aussi bien supposer que les Ārya arrivèrent au Mitanni au XIV<sup>e</sup> siècle après avoir envahi la vallée de l'Indus quelques siècles plus tôt seulement. En outre, et sans entrer dans le détail d'un sujet fort complexe, il faut garder à l'esprit que l'élite mitannienne a peut-être des origines indo-européennes, ce qui pourrait expliquer, tant l'invocation de dieux védiques que l'utilisation occasionnelle de termes sanskrits dans une langue non indo-européenne.

Un dernier élément, sur lequel on n'insiste pas assez, peut être avancé en faveur de l'hypothèse aryo-harappéenne. Il s'agit du résultat d'analyses effectuées sur des dents et ossements prélevés dans le cimetière R37 de Harappa. Ces analyses mettent en évidence une continuité biologique entre 4500 et 800 AEC. On peut en conclure qu'il n'y aurait eu aucune arrivée importante de population étrangère entre ces deux dates, ce qui exclut toute invasion, aryenne ou autre, au II<sup>e</sup> millénaire<sup>136</sup>.

## Des pierres, la mer et des chevaux

Comme on pouvait s'y attendre, nombre de spécialistes rejettent l'hypothèse aryo-harappéenne, et trois arguments principaux sont régulièrement avancés pour la dénoncer.

<sup>131</sup> Un adstrat est une langue qui en influence une autre sans qu'aucune des deux ne disparaisse, alors qu'un substrat est une langue qui en influence une autre mais est supplantée par celle-ci.

<sup>132</sup> Lal, 2002.

<sup>133</sup> Winckler & Puchstein, 2013.

<sup>134</sup> Burrow, 1955, p. 27-30.

<sup>135</sup> Lal, 2002.

<sup>136</sup> Larsen, 2015, p. 374.

• *Le mode de vie nomade des Ārya, incompatible avec l'existence des cités indusiennes.* Il est vrai qu'à première vue, l'opposition est on ne peut plus manifeste, et l'argument des plus incontestables. À cela, les partisans de l'hypothèse aryo-harappéenne répondent que l'on trouve dans le *R̥g-veda* des passages – peu nombreux, il faut quand même le souligner – qui font référence à la construction de solides forteresses, comme ici : « [...] Construisez des forteresses de fer, à l'abri de tous les assaillants [...]. »<sup>137</sup> Bien évidemment, l'interprétation des textes dépend de leur traduction et donc de l'état d'esprit de leur traducteur, ce qui peut conduire à des lectures plus ou moins divergentes. Ainsi, un autre passage fait allusion à des constructions en pierre, villes et forteresses appartenant, selon la mythologie, au démon Śambara, vaincu par Indra. L'extrait en question est traduit par Alexandre Langlois de la manière suivante :

« En faveur de son serviteur Divodāsa, Indra a frappé cent villes formées d'une pierre merveilleuse. »<sup>138</sup>

Alors que Ralph Griffith traduit le même passage ainsi :

« Pour Divodāsa, lui qui a offert les oblations, Indra a renversé cent forteresses de pierre. »<sup>139</sup>

Le sens général reste globalement le même mais, avec sa « pierre merveilleuse », la traduction

d'Alexandre Langlois nous oriente davantage vers la fiction poétique que vers le réalisme historique ; d'autant que, dans son commentaire, Langlois assimile les villes en question aux nuages<sup>140</sup>. Mais si nous retenons la version de Griffith, ce passage semble effectivement montrer que les bâtiments en pierre n'étaient pas étrangers à l'environnement culturel des Ārya. (Si tel n'avait pas été le cas, les auteurs du *R̥g-veda* auraient peut-être installé Śambara sous une tente.) Cela étant, la prise d'une forteresse par le dieu védique Indra n'implique pas nécessairement que les Ārya habitaient des bâtiments en pierre : ils ont pu connaître de telles constructions lors de leurs conquêtes, en tant que « destructeurs de remparts » (*puramdarā*), qualificatif d'Indra, et cela dans le cadre de leur lutte contre les Dasyu (assimilés par certains aux Dravidiens, voir *supra*) :

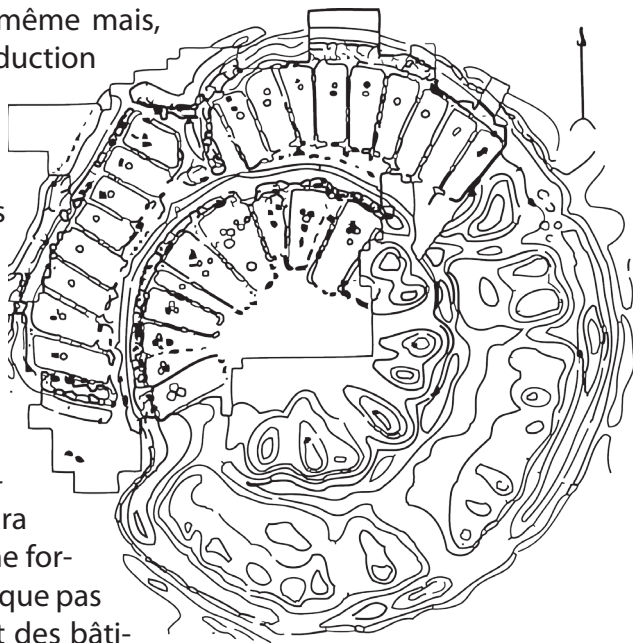


Figure 14. Structure d'une cité fortifiée d'Arkaim.  
(S.A. Grigoryev)

<sup>137</sup> Griffith, 2004, *RV* : 10.101.8. [Traduction]

<sup>138</sup> Langlois, 1984, *RV* : 3.6.2.20.

<sup>139</sup> Griffith, 2004, *RV* : 4.30.20. [Traduction]

<sup>140</sup> Langlois, 1984, p. 249, col. dte, n. 5.

« Indra et Agni, vous détruisez les quatre-vingt-dix forts tenus par les Dāsa [...]. »<sup>141</sup>

Mais un autre argument, de nature archéologique cette fois, vient mettre à mal la supposée incompatibilité entre le mode de vie nomade et les constructions permanentes. Cet argument se base sur la découverte de la culture de Sintashta (ou Sintashta-Arkaïm, du nom des deux sites principaux). Localisée au sud-est de l'Oural et datée de 2100 à 1800 AEC, cette culture fait partie de l'horizon archéologique d'Andronovo lequel serait, dans l'hypothèse kourgane de Maria Gimbutas, le point de départ de la migration aryenne. Or, parmi les caractéristiques principales de cette culture de Sintashta figurent la métallurgie du bronze, l'utilisation de chars de combat à deux roues à rayons – les plus anciens découverts à ce jour – et... la construction de cités fortifiées de forme circulaire<sup>142</sup>.

• *L'absence de références à la mer dans les textes védiques, alors que la civilisation de l'Indus avait des rapports réguliers avec l'océan.*

Nous l'avons vu : les commerçants indusiens entretenaient des échanges maritimes florissants avec les régions des golfes d'Oman et Persique. Parmi les ports harappéens, il faut distinguer plus particulièrement Sotka Koh et Balakot, sur la côte du Baloutchistan, et surtout Lothal, au fond du golfe de Khambhat. Cette dernière cité compte en effet parmi les villes les plus importantes du monde harappéen. Fouillée à partir de 1954, Lothal présente les mêmes caractéristiques urbanistiques que les autres grands centres indusiens : villes haute et basse, quadrillage des rues, larges de quatre à six mètres, système d'égouts, puits, salles de bains... La cité était entourée d'un mur épais, dont on a supposé qu'il protégeait des inondations. Dans le même souci de défense contre les eaux, les blocs formant les quartiers d'habitation étaient bâtis sur des plates-formes. À l'est de la ville, un grand bassin de 213 mètres sur 36 constituait la partie centrale du port. On y accédait depuis la mer via le fleuve Sabarmati par une échancrure dans le mur à l'est du quai, laquelle échancrure s'arrêtait avant le fond, ce qui permettait de retenir une quantité suffisante d'eau à marée basse, garantissant ainsi la flottaison des bateaux. Par la suite, conséquence d'un déplacement de la Sabarmati, il fallut ajouter au dispositif un canal reliant le bassin au goulet d'entrée<sup>143</sup>. Le golfe de Khambhat connut donc une activité maritime importante ; activité qui semble remonter aux premiers temps pré-harappéens, si l'on considère les découvertes sous-marines faites à quelque vingt kilomètres au large du port de Hazira, au début des années 2000. C'est dans une zone comprise entre vingt et quarante mètres de fond qu'ont été localisées des traces d'activités humaines, dont un canal repéré sur une longueur de neuf kilomètres, des artefacts en pierre et des tessons. Un morceau de bois carbonisé a par ailleurs été daté par carbone 14 de 7500 AEC, ce qui ferait de ce site un contemporain des tout débuts de Mehrgarh<sup>144</sup>. Bien qu'un doute subsiste à propos de cette datation, le bois ayant pu être apporté par les courants marins, l'existence d'activités humaines en ce temps et en ce lieu remettent en cause la genèse exclusivement continentale de la

<sup>141</sup> Griffith, 2004, RV 3.12.6. [Traduction]

<sup>142</sup> Grigoryev, s.d.

<sup>143</sup> Casal, 1969, p. 186.

<sup>144</sup> Kathirola et al., 2002.

civilisation harappéenne, laquelle pourrait avoir aussi des origines méridionales et, de surcroît, maritimes.

Cette vision d'une culture indusienne tournée vers la mer est, à première vue, clairement opposée au mode de vie des Ārya. Mais c'est ici qu'il nous faut retourner une fois encore aux textes védiques, et plus spécialement à l'incontournable *Ṛg-veda*. Certains passages du vénérable ouvrage font en effet allusion à l'océan associé aux rivières. On peut ainsi lire que :

« Toutes les offrandes attendent Agni, comme les sept rivières puissantes cherchent l'Océan. »<sup>145</sup>

L'extrait suivant évoque les éléments principaux de l'environnement aryen : les montagnes (sans doute l'Himalaya) et le ciel, mais aussi l'océan :

« Sa grandeur [*il s'agit d'Agni*], ce sont ces (montagnes) couvertes de frimas, cet Océan avec ses flots, ces régions (célestes), ces deux bras (qu'il étend). À quel (autre) dieu offririons-nous l'holocauste ? »<sup>146</sup>

Ces passages ne sont que quelques exemples des nombreuses allusions à la mer contenues dans le *Ṛg-veda*. Un contre-argument serait bien sûr de dire qu'à l'origine, cet « océan » (sanskrit *samudrá*) ne serait rien d'autre qu'une quelconque étendue d'eau douce ou salée<sup>147</sup>, mais l'association aux rivières puissantes (des fleuves ?) qui s'y jettent ne plaide pas en faveur de cette hypothèse. Cela dit, on peut admettre que la mer des Ārya est bien une mer, mais rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit de la mer d'Arabie.

Quoique ces affaires océaniques ne soient pas simples à débrouiller, il faut bien avouer qu'après avoir pris connaissance de ces extraits, on serait en droit de reconsidérer la vision traditionnelle de peuples védiques totalement ignorants des choses de la mer. Mais pour être tout à fait honnête, il faut hélas ajouter que dans le *Ṛg-veda*, *samudrá* peut aussi désigner, non l'étendue marine, mais l'atmosphère car, ainsi que le souligne Alyette Degrâces, « elle est le séjour des eaux célestes »<sup>148</sup>. Ainsi par exemple, le passage « Tous les hymnes louent Indra qui est aussi vaste que la mer »<sup>149</sup> pourrait tout aussi bien être traduit par « Tous les hymnes louent Indra qui est aussi vaste que l'atmosphère ». Cela dit, il paraît difficile d'invoquer l'« atmosphère » à chaque fois, et la notion d'océan peut être retenue dans un nombre significatif de cas.

• *L'importance dans la culture védique du cheval, animal inconnu des Harappéens.* Le cheval (éventuellement associé au char) est un élément central dans les débats consacrés aux Indo-Européens. (Rappelons-nous qu'il avait été lestement enfourché par Colin Renfrew pour justifier son opposition à Marija Gimbutas.) Tout d'abord, si la présence de chevaux sauvages est bien attestée dans les steppes pontiques (comme un peu partout en Europe d'ailleurs) dès la fin de la dernière glaciation, les date et lieu

<sup>145</sup> Griffith, 2004, *RV* : 1.71.7. [Traduction]

<sup>146</sup> Griffith, 2004, *RV* : 10.121.4. [Traduction]

<sup>147</sup> Demoule, 2014, p. 75.

<sup>148</sup> Degrâces, 1997, p. 878.

<sup>149</sup> Frawley, 2002, *RV* : I.11.1.



de sa première utilisation comme monture sont régulièrement remises en cause. Le principal argument longtemps avancé en faveur d'une domestication précoce orientée vers la monte fut la découverte, sur le site de Dereivka (culture de Srednij Stog, 4000 AEC, Ukraine, vallée du Dniepr), de tiges perforées en bois de cerf, présentées comme des supports de mors ; mors dont on crut par ailleurs avoir identifié l'action d'usure sur les dents d'un crâne de cheval mis au jour sur ce même site. Mais des datations ultérieures ont finalement montré que ce crâne était plus récent de 1500 ans<sup>150</sup>. L'affaire semblait donc à nouveau classée, des spécialistes n'hésitant pas à attribuer au cheval un seul rôle alimentaire jusqu'à la fin du deuxième millénaire AEC... jusqu'à ce que de nouvelles découvertes viennent une fois de plus perturber le sommeil des archéologues. Officiellement, l'événement remonte à 3500 AEC, et est rattaché à la culture Botai (Nord du Kazakhstan)<sup>151</sup>. De récentes analyses phylogénétiques des restes chevalins mis au jour ont montré que ces premiers chevaux domestiqués étaient en fait les ancêtres du célèbre cheval de Przewalski, considéré jusque-là comme le dernier représentant des chevaux sauvages<sup>152</sup>.

Cela dit, certains chercheurs contestent cette identification du cheval domestiqué le plus ancien, arguant d'une découverte faite près de la localité d'Abha (Arabie), sur un site appartenant à la culture de Al-Maqar et remontant à 7000 AEC. Outre des statues d'animaux divers, on y a mis au jour celle d'un cheval apparemment bridé, qui aurait dès lors pu être utilisé comme animal de trait ou de monte<sup>153</sup>. Des préhistoriens vont encore plus loin, situant les plus anciennes montes au paléolithique supérieur, et dans les zones steppiques du continent eurasiatique comme nous l'avons déjà évoqué dans le chapitre consacré à l'hypothèse de la continuité paléolithique. Ainsi que le précise Marcel Otte :

« [L]a monte du cheval paraît s'imposer, au moins partiellement et pour des groupes limités. [...] [L]es conditions, froides et sèches, [...] étendaient [les steppes] loin au cœur de l'Europe occidentale, approximativement dans les terrains loessiques actuels. Territoires extrêmement favorables aux troupeaux d'herbivores, donc des sources alimentaires mobiles qu'ils constituaient. [...] Les rapports à l'animal nutritif passent par une large gamme de subtilités, dans laquelle les statuts de "sauvages" ou de "domestiques" sont exceptionnels, et parmi lesquels la monte occasionnelle ne modifie en rien les statuts des uns et des autres. [...] Cette intimité aux grands herbivores, ne se limite pas aux seuls chevaux, mais s'étend aussi aux bovidés, aux rennes, aux yacks, aux éléphants, toujours montés aujourd'hui dans toute l'Asie, sans rien perdre de leur anatomie sauvage, seul l'impalpable comportement a pu changer, d'ailleurs provisoirement. »<sup>154</sup>

Cette question chevaline n'a donc rien de simple, d'autant que, pour embrouiller encore un peu les choses, des différences persistent entre partisans du diffusionnisme

<sup>150</sup> Demoule, 2014, p. 461.

<sup>151</sup> Outram et al., 2009.

<sup>152</sup> Gaunitz et al., 2018.

<sup>153</sup> 2016. Site consulté le 26/01/2018.

<sup>154</sup> Otte, 2012a, p. 693, 695.

au départ d'un lieu unique de domestication et défenseurs de domestications multiples et indépendantes.

Mais au fait, que sait-on réellement de la place occupée par le cheval chez les Ārya ? Quoique certains chercheurs en minimisent l'importance<sup>155</sup>, les textes – en particulier le *Ṛg-veda* – sont là pour le confirmer : le cheval est bien présent dans la vie des Ārya. On rencontre, à tous les coins de page ou presque, des allusions à cet animal, qu'on le monte :

« Avec l'or, et protégés par toi, nous pouvons repousser nos ennemis et à pied et à cheval. »<sup>156</sup>

qu'on l'attelle :

« Ils font un bruit violent, les Chevaux  
aux sabots vigoureux, ces conquérants, avec le char de guerre,  
qui, foulant les adversaires à la pointe de leurs pieds,  
détruisent les ennemis sans même s'écarter (de leur voie). »<sup>157</sup>

ou qu'on le sacrifie :

« Il arrive au lieu de l'immolation, le Cheval rapide,  
Qui médite, l'âme encline aux dieux.  
En avant on conduit le bouc, son parent.  
Derrière vont les poètes, les chantres. »<sup>158</sup>

Même si l'importance accordée au cheval n'est pas spécifique au monde aryen – songeons au légendaire couple « homme-cheval » des Mongols –, la plupart des spécialistes, à commencer par Georges Dumézil, s'accordent sur le fait que cet animal occupait une place de choix dans l'univers indo-européen. Comme le souligne Louis Renou dans ses commentaires, il « est promu au rang d'Entité cosmique originelle [...], sorte de symbole du soleil. »<sup>159</sup> De nombreux rituels témoignent de ce statut particulier du cheval, tels l'*áśvamedhá* (« sacrifice du cheval ») indien et l'*October equus* (« Cheval d'octobre ») romain<sup>160</sup>. Ces cérémonies étaient de toute première importance : elles se rapportaient à la conquête et à la guerre, et étaient présidées par l'élite dirigeante. Ainsi, pour ce qui concerne l'*áśvamedhá*, on laissait un cheval libre de parcourir, durant une année, un domaine convoité. Au terme de cette période, l'animal était sacrifié par le roi, qui n'avait plus ensuite qu'à revendiquer le territoire parcouru... ce qui pouvait se faire par la négociation ou, le plus souvent sans doute, par la guerre. On pourrait accumuler les preuves de l'importance de ces sacrifices impliquant des chevaux, mais en voici une dernière, de nature étymologique cette fois, et qui relie Indo-Européens, chevaux et éléments liquides tels rivière et océan. Dans son *Indogermanisches Etymologisches*

<sup>155</sup> Demoule, 2014, p. 462 sq.

<sup>156</sup> Langlois, 1984, *RV* : 1.1.8.2.

<sup>157</sup> Renou, 2017, *RV* : VI.75.7, p. 40.

<sup>158</sup> Renou, 2017, *RV* : I.163.12, p. 19.

<sup>159</sup> Renou, 2017, p. 229.

<sup>160</sup> Turcan, 1977.

*Wörterbuch*, le linguiste Julius Pokorny faisait remarquer qu'aux temps prévédiques, « [l]es chevaux étaient souvent considérés comme le plus précieux sacrifice au dieu de l'océan », soulignant encore que, de la racine *ēkʷ-* : "eau", "rivière" dérivait la racine *ekʷo-s* : "cheval". »<sup>161</sup>



Figure 15. Dans *l'inconscient collectif*, l'Indo-Européen, archétype du guerrier conquérant, est associé au cheval, comme dans cette « Fantasy » d'artiste. (DR)

Et qu'en est-il maintenant chez les Harappéens ? On a longtemps considéré que le cheval était absent de la civilisation indusienne, ce qui paraît normal compte tenu des conditions environnementales, fort différentes de la steppe. Mais là encore, il faut nuancer, la présence du cheval dans la société indusienne étant attestée, soit sous forme de représentations, comme ce modèle en terre cuite mis au jour à Mohenjo-daro (figure 16), soit par des ossements identifiés dans plusieurs sites harappéens tels Lothal, Kalibangan et Surkotada. Mais quoi qu'il en soit, il faut bien constater que l'importance de l'animal dans les deux sociétés ne peut être comparable : primordiale chez les Ārya, elle reste somme toute secondaire chez les Harappéens, dont les commerçants eurent maintes occasions de voir des chevaux lors de leurs voyages et, pourquoi pas, d'en ramener parfois au pays. Au risque de fâcher les incondtionnels de l'hypothèse aryo-harappéenne, il faut en conclure que l'argument chevalin, souvent présenté comme de la plus grande importance, n'est pas totalement convaincant. La même conclusion vaut d'ailleurs aussi pour le char, autre élément supposé de l'arsenal guerrier des Ārya : s'il existe bien des chars harappéens<sup>162</sup>, leurs roues pleines les limitent à une fonction de transport, et ils n'ont rien à voir avec les légers et véloces chars de guerre équipés de roues à rayons que l'on prête aux Ārya.

<sup>161</sup> 2007, p. 824.

<sup>162</sup> Gossart, 2019, p. 14.



*Figure 16. Représentation de cheval en terre cuite mise au jour à Mohenjo-daro. (M. Danino)*

**À suivre dans le tome troisième :  
DES SIGNES ET DES DIEUX**

- L'écriture harappéenne : de l'identification aux tentatives de déchiffrement
- Quelle religion pour les Harappéens ?



# Bibliographie

- s.d. *Le dictionnaire des citations*. <https://dicocitations.lemonde.fr>.
- 1968. *Nouveau Dictionnaire encyclopédique Larousse sélection*. Paris Montréal : Sélection du Reader's Digest.
- 1989. *Civilisations anciennes du Pakistan*. Bruxelles : Musées royaux d'Art et d'Histoire.
- 1999. *Dictionnaire de la Préhistoire*. Paris : Encyclopædia Universalis et Albin Michel.
- 2004. *Les dits du Bouddha : Le Dhammapada*, traduction Centre d'études dharmiques de Gretz. Paris : Éditions Albin Michel (1993).
- 2007. *Proto-Indo-European Etymological Dictionary: A Revised Edition of Julius Pokorny's Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*. Dnghu Adsoqiation ed., Indo-European Language Revival Association.
- 2016. *Al-Magar Civilization*. Riyadh: Saudi Commission for Tourism and National Heritage (SCTH), [scth.gov.sa/en/AntiquitiesMuseums](http://scth.gov.sa/en/AntiquitiesMuseums).
- 2017. *Colin Renfrew at the Oriental Institute - November 8, 2017*. The Institute of Archaeomythology, [www.archaeomythology.org](http://www.archaeomythology.org).
- AKOUN André (dir.), 1974. *L'anthropologie*. Verviers : Éditions Marabout.
- ALINEI Mario & Francesco BENOZZO, 2016. *The Paleolithic Continuity Paradigm for the Origins of Indo-European Languages: An Introduction in progress*. [www.continuitas.org](http://www.continuitas.org).
- ANGOT Michel, 2017. *Histoire des Indes*. Paris : Les Belles Lettres.
- ANGOT Michel, 2019. *Les mythes des Indes*. Paris : Éditions du Seuil.
- BALOCH Shah Meer, 2019. « Pakistan's Crumbling Cultural Heritage ». *The Diplomat*, January 29, 2019.
- BELARDI Walter, 1979. « Il nome dell "Avesta" : alla ricerca di un significato perduto ». *Rendiconti dell'Accademia Nazionale dei Lincei - cl. di sc. morali*, vol. 34.
- BESANT Annie & C.W. LEADBEATER, 1917. *L'homme : D'où il vient où il va*. Paris : Publications théosophiques.
- BLENCH Roger & Matthew SPRIGGS (eds.), 1997. *Archaeology and Language I: Theoretical and Methodological Orientations*. London: Routledge.
- BLENCH Roger & Matthew SPRIGGS (eds.), 1998. *Archaeology and Language III: Artefacts, Language and Texts*. London: Routledge.
- BOSCH-GIMPERA P., 1980. *Les Indo-Européens : Problèmes archéologiques*. Paris : Payot (1961).
- BOULE Marcellin, 1921. *Les hommes fossiles : Éléments de paléontologie humaine*. Paris : Masson et Cie, Éditeurs.
- BURROW T., 1955. *The Sanskrit Language*. Delhi: Motilal Banarsidass Publishers Private Limited.
- CARDONA George, Henry M. HOENIGSWALD & Alfred SENN, 1970. *Indo-European and Indo-Europeans. Papers Presented at the Third Indo-European Conference at the University of Pennsylvania*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.

- CARNAC Pierre, 1982. « Un peuple à réinventer : les Pélasges ». *Kadath*, 47.
- CASAL Jean-Marie, 1960. « Les débuts de la civilisation de l'Indus à la lumière de fouilles récentes ». *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 104<sup>e</sup> année, N. 1.
- CASAL Jean-Marie, 1969. *La civilisation de l'Indus et ses énigmes*. Paris : Librairie Arthème Fayard.
- CASEVITZ Michel, 1992. « Renfrew et les Indo-Européens ». *Topoi*, vol. 2.
- CAUVIN Jacques, 1999. « Proche-Orient, art sacré », in *Dictionnaire de la Préhistoire*.
- CHAIX Raphaëlle, Frédéric AUSTERLITZ, Tatyana KHEGAY, Svetlana JACQUESSON, Michael F. HAMMER, Evelyne HEYER & Lluís QUINTANA-MURCI, 2004. « The Genetic or Mythical Ancestry of Descent Groups: Lessons from the Y Chromosome ». *The American Journal of Human Genetics*, 75, 6.
- CHAMBRY Émile (trad.), 1969. *Platon : Sophiste - Politique - Philèbe - Timée - Critias*. Paris : Flammarion.
- COHEN Marcel & Jérôme PEIGNOT, 2005. *Histoire et art de l'écriture*. Paris : Éditions Robert Laffont.
- COUVREUR Séraphin (trad.), 1999. *Chou King, les annales de la Chine*. Paris : Éditions You-Feng.
- DANÉLOU Alain, 1983. *Histoire de l'Inde*. Paris : Librairie Arthème Fayard (1971).
- DANINO Michel, 2006. « L'invasion qui n'a jamais eu lieu », extrait de *L'Inde et l'invasion de nulle part : Le dernier repaire du mythe aryen*. Paris : Les Belles Lettres.
- DEGRÂCES Alyette, 1997. « Les origines : de la religion védique aux Upaniṣad », in Lenoir & Tardan-Masquelier, *Encyclopédie des religions*.
- DEMOULE Jean-Paul, 2014. *Mais où sont passés les Indo-Européens ? : Le mythe d'origine de l'Occident*. Paris : Éditions du Seuil.
- DORTIER Jean-François & Laurent TESTOT (dir.), 2017. *Les religions : Des origines au III<sup>e</sup> millénaire*. Auxerre : Sciences Humaines Éditions.
- DUMÉZIL Georges, 1941. « L'étude comparée des religions indo-européennes ». *Nouvelle Revue Française*, 332.
- DUMÉZIL Georges, 1995. *Mythe et Épopée : I. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*. Paris : Éditions Gallimard (1968 à 1973).
- EDGE Frank, 1998. « Les aurochs de Lascaux dansant avec la lune d'été ». *Kadath*, 90.
- FABRE-D'OLIVET, 1999. *La langue hébraïque restituée : et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale*. Lausanne : Éditions l'Âge d'homme, collection Delphica (1815).
- FERRYIN Patrick, 1992. « 5000 ans avant notre ère : les hommes rouges de l'Atlantique Nord ». *Kadath*, 79.
- FILLIOZAT Jacqueline, 1987. « Jean Filliozat, Deux cents ans d'indianisme : critique des méthodes et des résultats ». *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, Tome 76.
- FRANÇOIS Stéphane, 2011. « La Nouvelle Droite et les Indo-Européens : Une anthropologie d'extrême droite ». *Terrain*, 56.

- FRAWLEY David, 2002. « Vedic literature and the Gulf of Cambay discovery ». *The Hindu*, Tuesday, Jun 18, 2002.
- GAMKRELIDZE Thomas V. & V.V. IVANOV, 1990. « The Early History of Indo-European Languages ». *Scientific American*, Vol. 262, no. 3., March 1990.
- GAUNITZ C., A. FAGES, K. HANGHØJ, A. ALBRECHTSEN, N. KHAN, M. SCHUBERT, A. SEGUIN-ORLANDO, I.J. OWENS, S. FELKEL, O. BIGNON-LAU, P. DE BARROS DAMGAARD, A. MITTNIK, A.F. MOHASEB, H. DAVOUDI, S. ALQURAISHI, A.H. ALFARHAN, K.A.S. AL-RASHEID, É. CRUBÉZY, N. BENECKE, S. OLSEN, D. BROWN, D. ANTHONY, K. MASSY, V. PITULKO, A. KASPAROV, G. BREM, M. HOFREITER, G. MUKHTAROVA, N. BAIMUKHANOV, L. LÕUGAS, V. ONAR, P.W. STOCKHAMMER, J. KRAUSE, B. BOLDGIV, S. UNDRAKHBOLD, D. ERDENEBAATAR, S. LEPETZ, M. MASHKOUR, A. LUDWIG, B. WALLNER, V. MERZ, I. MERZ, V. ZAIBERT, E. WILLERSLEV, P. LIBRADO, A.K. OUTRAM & L. ORLANDO, 2018. « Ancient genomes revisit the ancestry of domestic and Przewalski's horses ». *Science*, Vol 359, Issue 6378, February 23, 2018.
- GAUTIER François, 2017. *Nouvelle histoire de l'Inde*. Paris : Éditions de l'Archipel.
- GIMBUTAS Marija, 1970. « Proto-Indo-European Culture: The Kurgan Culture during the Fifth, Fourth, and Third Millennia B.C. », in Cardona et al., *Indo-European and Indo-Europeans*.
- GIMBUTAS Marija, 1979. « The Three Waves of the Kurgan people into Old Europe, 4500-2500 B.C. ». *Archives suisses d'anthropologie générale*, n° 43.
- GIMBUTAS Marija, 1989. *The Language of the Goddess*. London: Thames & Hudson. Publié en français sous le titre *Le langage de la déesse*. Paris : éditions Des femmes - Antoinette Fouque, 2005.
- GOBINEAU Arthur de, 1984. *L'inégalité des races*. Paris : Éditions du Trident.
- GOENKA Satya Narayan, 2009. *Trois enseignements sur la méditation Vipassanā*. Paris : Éditions Points.
- GOODRICK-CLARKE Nicholas, 1989. *Les racines occultistes du nazisme*. Puiseaux : Pardès.
- GOSSART Jacques, 2011. *L'Atlantide*. Paris : Éditions Dervy.
- GOSSART Jacques, 2013. *L'esprit des cavernes*. Bruxelles : Éditions Kadath, [www.kadath.be](http://www.kadath.be).
- GOSSART Jacques, 2014. *Aux origines de la Chine : Entre mythe et histoire*. Escalquens : Éditions Oxus.
- GOSSART Jacques, 2019. *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen*, tome premier. Bruxelles : Éditions Kadath, [www.kadath.be](http://www.kadath.be).
- GRAÇA DA SILVA Sara & Jamshid J. TEHRANI, 2016. « Comparative phylogenetic analyses uncover the ancient roots of Indo-European folktales ». *Royal Society Open Science*, 3: 150645.
- GRIFFITH Ralph T.H. (trad.), 2004. *The Hymns of the Rgveda*, Edited by Prof. J.L. Shastri. New Delhi: Motilal Banarsidass (1973).
- GRIGORYEV S.A., s.d. *The Sintashta Culture and some Questions of Indo-Europeans Origins*. Chelyabinsk: Institute of history and archaeology, Ural brunch of Russian Academy of Sciences.

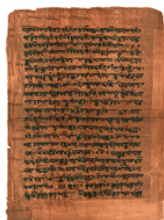
- GUÉNON René, 2014. *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*. Paris : Éditions Véga (2009).
- HAAK Wolfgang et al., 2015. « Massive migration from the steppe was a source for Indo-European languages in Europe ». *Nature*, 522, 11 June 2015.
- HARARI Yuval Noah, 2015. *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité*. Paris : Éditions Albin Michel.
- HITLER Adolf, 1934. *Mein Kampf : Mon combat*. Paris : Nouvelles Éditions Latines.
- HUET Gérard, 2016. *Dictionnaire sanskrit-français*. The Sanskrit Heritage Site, <http://sanskrit.inria.fr>.
- JARRIGE Catherine, 1989. « Les figurines humaines au Baluchistan », in *Civilisations anciennes du Pakistan*.
- JHA D.N., 2001. *The Myth of the Holy Cow*. New Delhi : Matrix Books.
- JONES William Sir, 1995. *Selected poetical and prose works*. Cardiff: University of Wales Press.
- JONES Eppie R., Gloria GONZALEZ-FORTES, Sarah CONNELL, Veronika SISKI, Anders ERIKSSON, Rui MARTINIANO, Russell L. MCLAUGHLIN, Llorente Marcos GALLEGÓ, Lara M. CASSIDY, Cristina GAMBA, Meshveliani TENGIZ, Bar-Yosef OFER, Werner MÜLLER, Anna BELFER-COHEN, Matskevich ZINOV, Nino JAKELI, Thomas F.G. HIGHAM, Mathias CURRAT, David LORDKIPANIDZE, Michael HOFREITER, Andrea MANICA, Ron PINHASI & Daniel G. BRADLEY, 2015. « Upper Palaeolithic genomes reveal deep roots of modern Eurasians ». *Nature Communications*, 6.
- JUCQUOIS Guy, 1999. « Indo-européen », in *Dictionnaire de la Préhistoire*.
- KATHIROLI S., S. BADRINARAYANAN, Rao D. VENKATA, S.N. RAJAGURU, K.M. SIVAKHOLUNDU & B. SASISEKARAN, 2002. « A New Archaeological Find in the Gulf of Cambay, Gujarat ». *Journal Geological Society of India*, Volume 60, Issue 4, October 2002.
- KELLENS Jean, 1997. « Le mazdéisme », in Lenoir & Tardan-Masquelier, *Encyclopédie des religions*.
- KRELL Kathrin Susanne, 1994. *Modern Indo-European Homeland Hypotheses: A critical examination of linguistic arguments*, Master's Thesis. Department of Linguistics Faculty of Arts, University of Ottawa, September 1994.
- KRELL Kathrin Susanne, 1998. « Gimbutas' Kurgan-PIE Homeland Hypothesis: A Linguistic Critique », in Blench & Spriggs, *Archaeology and Language III: Artefacts, Language and Texts*.
- LAL B.B., 2002. *The Homeland of Indo-European Languages and Culture: Some Thoughts*, Indian Council for Historical Research. Delhi: international forum for india's heritage (IFIH), 7-9 January 2002.
- LANGLOIS A. (trad.), 1870. *Monde ancien civilisation orientale I : poésie lyrique I : Inde — Rig-Véda*. Paris : Bibliothèque internationale universelle, collection des chefs-d'œuvre de l'esprit humain.
- LANGLOIS A. (trad.), 1984. *Rig-Véda : ou livre des hymnes*. Paris : Jean Maisonneuve Éditeur (1872).



- LARSEN Clark Spencer, 2015. *Bioarchaeology: Interpreting Behavior from the Human Skeleton*. Cambridge: Cambridge University Press (1997).
- LE BRIS Daniel (dir.), 2012. *Aires Linguistiques Aires Culturelles : Études de concordances en Europe occidentale : zones Manche et Atlantique*. Brest : CRBC/UBO.
- LECOQ Pierre (trad.), 2016. *Les livres de l'Avesta : Textes sacrés des Zoroastriens ou Mazdéens*. Paris : Les éditions du Cerf.
- LENOIR Frédéric & Ysé TARDAN-MASQUELIER (dir.), 1997. *Encyclopédie des religions*. Montrouge : Bayard Éditions.
- LE QUELLEC Jean-Loïc, s.d. *Mythe, mythique et compagnie*. L'Esprit des pierres (blog), <http://rupestre.on-rev.com>.
- LUNG Jean-Yves, 2006. « La polémique sur l'invasion aryenne de l'Inde ». *La Revue de l'Inde*, 3.
- MARILLIER Bernard, 1998. *Indo-Européens*. Puiseaux : Éditions Pardès.
- MCINTOSH Jane, 2008. *The Ancient Indus Valley: New Perspectives*. Santa Barbara: ABC-CLIO.
- MENANT François, Hervé MARTIN, Bernard MERDRIGNAC & Monique CHAUVIN, 2008. *Les Capétiens : 987-1328*. Paris : Éditions Perrin (1999).
- MILLOTTE Jacques-Pierre, 1978. « Archéologie, racisme et nationalisme : À propos de l'interprétation des vestiges archéologiques ». *Dialogues d'histoire ancienne*, 4, 1.
- MÜLLER Max (trad.), 1869. *Rig-Veda, oder die heiligen Lieder der Brahmanen*. Leipzig : F. A. Brockhaus.
- MÜLLER Max, 1872. *Essais sur l'histoire des religions*, ouvrage traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Georges Harris, deuxième édition. Paris : Librairie académique Didier et C<sup>ie</sup>, libraires-éditeurs.
- NICHOLS Johanna, 1997. « The epicenter of the Indo-European linguistic spread », in Blench & Spriggs, *Archaeology and Language I: Theoretical and Methodological Orientations*.
- OLALDE Iñigo et al., 2018. « The Beaker phenomenon and the genomic transformation of northwest Europe ». *Nature*, volume 555.
- OLALDE Iñigo et al., 2019. « The genomic history of the Iberian Peninsula over the past 8000 years ». *Science*, Vol. 363, Issue 6432.
- OTTE Marcel, 2012a. *La mobilité rapide, caractère propre au Paléolithique supérieur d'Eurasie*. Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques, Actes du Colloque International, Université de Liège, 28-31 mai 2012.
- OTTE Marcel, 2012b. « Les Indo-européens sont arrivés en Europe avec Cro-Magnon », in Le Bris, *Aires Linguistiques Aires Culturelles : Études de concordances en Europe occidentale : zones Manche et Atlantique*.
- OTTE Marcel, 2017a. « L'apparition du phénomène religieux », in Dortier & Testot, *Les religions : Des origines au III<sup>e</sup> millénaire*.
- OTTE Marcel, 2017b. « Indo-Europeans Arrived in Europe with Modern Man ». *Philology*, vol. 3.

- OUTRAM Alan K., Natalie A. STEAR, Robin BENDREY, Sandra OLSEN, Alexei KASPAROV, Victor ZAIBERT, Nick THORPE & Richard P. EVERSHED, 2009. « The Earliest Horse Harnessing and Milking ». *Science*, Vol. 323, Issue 5919, April 2009.
- PÉTERFALVI Jean-Michel (trad.), 1985. *Le Mahābhārata*, 2 volumes. Paris : GF Flammarion.
- PICTET Adolphe, 1859. *Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs : essai de paléontologie linguistique*. Paris : Joël Cherbuliez, libraire.
- PIVIN Jean-Claude (trad.), 2013. *Les semailles des Kurus : Extraits choisis du Mahābhārata*. Paris : L'Harmattan.
- RAFIQUE MUGHAL, 1989. « La naissance de la civilisation de l'Indus », in *Civilisations anciennes du Pakistan*.
- RAIKES Robert, 1968. « Kalibangan: Death from Natural Causes ». *Antiquity*, XLII.
- RÉMY Jean, 1980. « Origines arctiques des traditions védiques ». *Kadath*, 39.
- RENFREW Colin, 1993. *L'énigme indo-européenne : Archéologie et langage*. Paris : Champs Flammarion.
- RENFREW Colin, 1999. « Time depth, convergence theory, and innovation in Proto-Indo-European: "Old Europe" as a PIE linguistic area ». *Journal of Indo-European studies*, vol. 27, No. 3-4.
- RENFREW Colin, 2008. « Archéologie et langage : éloge du scepticisme ». *Archéopages*, Hors-série 1.
- RENOU Louis (trad.), 2017. *Hymnes spéculatifs du Veda*. Paris : Gallimard, Coll. Connaissance de l'Orient (1956, 1985).
- SCHRIJVER Peter, 2000. « Non-Indo-European Surviving in Ireland in the First Millennium AD ». *Ériu*, Vol. 51.
- SCHUMANN Hans Wolfgang, 2011. *Le Bouddha historique*. Vannes : Éditions Sully (1999).
- SERGENT Bernard, 1992. « Colin Renfrew, L'énigme indo-européenne, archéologie et langage ». *Annales : Économies Sociétés Civilisations*, 47<sup>e</sup> année, N. 2.
- SIDHARTH B.G., 1997. « Le 'jour de Brahmâ' et l'ancienneté du Rig Veda ». *Kadath*, 88.
- STCHOUPAK N., L. NITTI & L. RENOU, 1931. *Dictionnaire sanskrit-français*, 3 fascicules. Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve.
- STEINER Rudolf, 1925. *La science occulte*. Paris : Librairie académique Perrin et Cie (1915).
- STOUT Adam, 2015. *Réalité et fiction : réflexions sur l'archéologie et les mystères de la terre en Grande-Bretagne*. Bruxelles : Éditions Kadath, [www.kadath.be](http://www.kadath.be).
- STROOBANDT Roger, 1989. *Indus : Civilisations anciennes du Pakistan*. Bruxelles : Musées royaux d'Art et d'Histoire / CGER / Fondation pour la promotion des arts.
- SZEMERÉNYI Oswald, 1977. *Studies in the kinship terminology of the Indo-European languages: with special reference to Indian, Iranian, Greek and Latin*. Téhéran-Liège : Bibliothèque Pahlavi.
- TARDAN-MASQUELIER Ysé, 1999. *L'hindouisme : Des origines védiques aux courants contemporains*. Paris : Bayard Éditions.

- THAPAR Romila, 1996. « The Theory of Aryan Race and India: History and Politics ». *Social Scientist*, 24, 1/3.
- THIERRY Amédée, 1842. *Histoire des Gaulois : depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*. Bruxelles : N.-J. Gregoir, V. Wouters et C<sup>e</sup>, imprimeurs-libraires.
- TILAK Bâl Gangâdhar, 1979. *Lokamanya, Origine polaire de la tradition védique*. Milano : Archè.
- TORCHET Nicole, Patrick FERRYIN & Jacques GOSSART, 1978. *L'affaire de Glozel : histoire d'une controverse archéologique*. Paris : Copernic.
- TOSI Maurizio, 1989. « La civilisation de l'Indus au-delà du sous-continent indien », in *Civilisations anciennes du Pakistan*.
- TROUBETSKOÏ N.S., 1939. « Gedanken über das indogermanenproblem ». *Acta linguista*, 1.
- TURCAN Robert, 1977. « G. Dumézil. Fêtes romaines d'été et d'automne, suivi de Dix questions romaines ». *Revue de l'histoire des religions*, tome 191, n° 1.
- VAN ALPHEN J., 1987. *Images de l'Hindouisme*. Bruxelles : Musées royaux d'Art et d'Histoire.
- VARENNE Jean (dir. & trad.), 1967. *Le Veda*. Paris : Les Deux Océans.
- VERHEYDEN Ivan, 2000. « L'ancienneté de la légende osirienne ». *Kadath*, 93.
- WHEELER Mortimer Sir, 1966. *L'Inde ancienne des origines à Açoka*. Paris : Arthaud.
- WINCKLER Hugo & Otto PUCHSTEIN, 2013. *Excavations at Boghaz-Keui in the Summer of 1907*, Facsimile Reprint. Greenville: Coachwhip Publications.
- WITTGENSTEIN Ludwig, 1961. *Tractatus logico-philosophicus suivi de Investigations philosophiques*. Paris : Éditions Gallimard.
- ZUBAIR Nadine, 2016. *Mehrgarh Wheel Amulet Analysis Yields Many Secrets*. November 28th, [www.harappa.com](http://www.harappa.com).



*Illustration de page de titre : une page de l'Atharva Veda, quatrième recueil du Veda, composé de formules magiques dont la récitation chantée avec justesse garantissait l'efficacité – Codex Cashmiriensis folio 187, Atharva-Veda Samhitâ, part. II ; ca. 500 AEC. (Domaine public)*

**KADATH ASBL**  
**Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2**  
**B-1150 Bruxelles, Belgique**  
**Éditeur responsable : Patrick Ferryn**  
**Design et mise en page : Jean Leroy**